

AGAT FILMS & CIE, LA BANDE PASSANTE ET SISTER PRODUCTIONS PRÉSENTENT
EN PARTENARIAT AVEC LA MAISON DES MÉTALLOS

PAR L'INITIATEUR DU **PASSANT ORDINAIRE**,
DE **L'AUTRE CAMPAGNE** ET DE **LA BANDE PASSANTE**

NOTRE MONDE

UN FILM DE **THOMAS LACOSTE**

FAITES DE LA POLITIQUE
ET SI POSSIBLE
AUTREMENT...

 agat films & Cie

 LA BANDE
PASSANTE

 SISTER
PRODUCTIONS

 shellac

 m m

 CNC centre national
du cinéma et de
l'image animée

Shellac Distribution

Friche La Belle de Mai
41 rue Jobin F-13003 Marseille
Standard : 04 95 04 95 92
Fax : 04 13 33 80 74
contact@shellac-altern.org

Programmation Shellac

Lucie Commiot
tél. 01 78 09 96 65
programmation@shellac-altern.org

Presse

Stanislas Baudry
34 Bd Saint Marcel F-75005 Paris
tél. 06 16 76 00 96 / 09 50 10 33 63
sbaudry@madefor.fr

Contacts Relation hors médias

Philippe Hagué
tél. 06 07 78 25 71
philippe.hague@gmail.com

Sortie nationale le **13 mars 2013**

Photos et dossier de presse téléchargeables sur www.shellac-altern.org

NOTRE MONDE

“

Des éclats de voix brefs, volontairement étouffés, lui parvinrent du côté des trois ou quatre individus qui venaient d'entrer. Khady avait compris qu'il se passait enfin ce que les gens de la cour avaient attendu.

Marie Ndiaye

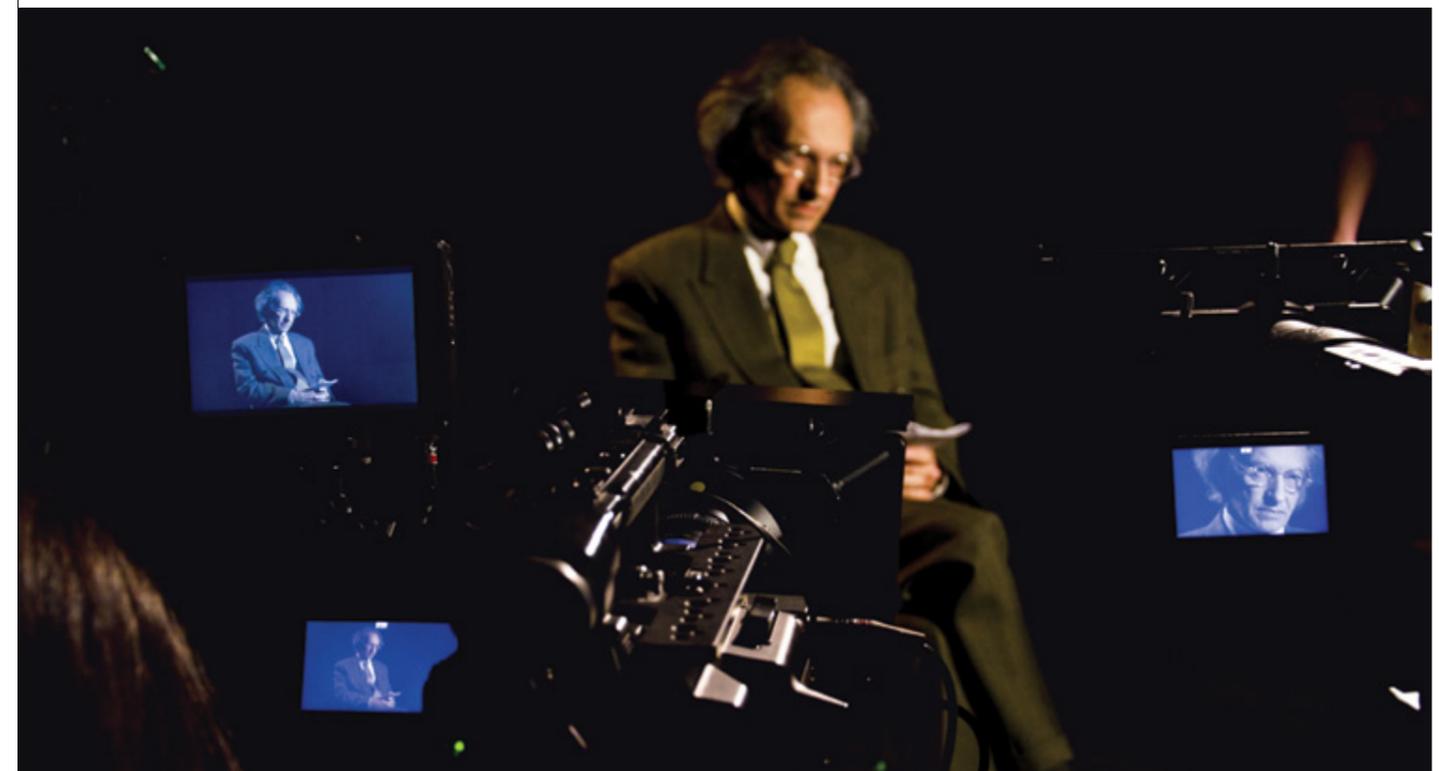
Trois femmes puissantes (Gallimard, 2009)

Rassemblant plus de 35 intervenants, philosophes, sociologues, économistes, magistrats, médecins, universitaires et écrivains, *Notre Monde* propose un espace d'expression pour travailler, comme nous y enjoint Jean-Luc Nancy à « une pensée commune ».

Plus encore qu'un libre espace de parole, *Notre Monde* s'appuie sur un ensemble foisonnant de propositions concrètes pour agir comme un rappel essentiel, individuel et collectif : « faites de la politique » et de préférence autrement.

Thomas Lacoste, initiateur de *l'Autre campagne* parallèle à la campagne présidentielle de 2007, auteur des entretiens *Penser critiques* (Éditions Montparnasse, 24h), nous offre ici une grande respiration, comme un temps de pause, face au rythme haletant de la vie politique.

119 minutes – DCP – 16/9 – Couleur – Stéréo – 2013
visa n° 133.219



NOTRE MONDE UN FILM QUI NOUS REGARDE

ENTRETIEN AVEC THOMAS LACOSTE & CHRISTOPHE MILESCHI*

* **Christophe Mileschi** est italieniste, professeur des universités à Paris-Ouest-Nanterre, traducteur et écrivain. Il est, entre autres, spécialiste de Pier Paolo Pasolini. Il fait partie des intervenants du film *Notre Monde*.

Transcription Lisa Cocrelle

C. M. – Thomas Lacoste, vous sortez un nouveau film qui s'appelle Notre Monde, sur lequel vous avez travaillé avec toute votre équipe pendant plusieurs mois et qui va sortir en salle le 13 mars 2013. En guise d'introduction à notre entretien, pourriez-vous revenir rapidement sur les présupposés et les attendus de cette entreprise conséquente ?

T. L. – Il s'agit d'un projet cinématographique collectif en acte. Le film qui sort en salle au printemps, *Notre Monde*, en est une introduction, qui va proliférer avec toute une série de rencontres et de débats publics et dont le site www.notremonde-lefilm.com sera à la fois le réceptacle et l'outil de mise en perspective. Le projet est structuré autour d'un texte et d'une femme - nous devrions plutôt dire, comme nous le verrons, de plusieurs femmes -, Khady Demba, migrante malgré elle, dont l'histoire prend corps au sein du dernier récit de *Trois femmes puissantes* de Marie Ndiaye (Gallimard, 2009). À partir de la narration de la vie de cette apatride, nous avons cherché à déployer une phrase filmique autour des multiples questions que suscite cette vie. Cette phrase qui débute par la recherche d'un lieu de pensée commune (Jean-Luc Nancy), va nous conduire à une réflexion qui part de l'enfance (Christophe Mileschi et Bertrand Ogilvie, rejoints sur le site par Barbara Cassin, Keith Dixon et Frédéric Neyrat), passe par une primordiale attention au soin (André Grimaldi, rejoint par Claude Corman et Alain Mercuel), se poursuit par une réflexion sur notre rapport à l'autre autour de la justice et des libertés (Matthieu Bonduelle, Laurent Bonelli et Patrick Henriot), de la reconnaissance de la différence (Elsa Dorlin, Eric Fassin, Nacira Guénif-Souilamas, Françoise Héritier, Pap Ndiaye et Louis-Georges Tin, rejoints par Hourya Bentouhami), du partage et de la culture (Michel Butel, François Gèze, Jean-Luc Godard et Gérard Noiriel), du travail et de ses souffrances (Luc Boltanski, Robert Castel, Christophe Dejours, Patrick Henriot et Toni Negri), de l'économie et de la redistribution (Eric Alt, Jean-Pierre Dubois et Susan George, rejoints par François Chesnais, Thomas Coutrot et Mathilde Dupré, notons ici que la question centrale de l'écologie sera prise en charge ultérieurement par Geneviève Azam), de nos relations aux autres et à l'international (Etienne Balibar, rejoint sur le site par Monique Chemillier-Gendreau) et se conclut sur l'impérieuse nécessité, pour que la vie soit acceptable, de réhabiliter et de rechercher de nouveaux lieux du politique (Bastien François et Sophie Wahnich)... Voilà, c'est l'histoire d'une vie et de ses potentialités contenues dans une unique phrase cinématographique chorale. Une phrase qui s'adresse à tous. Une phrase-monde qui nous regarde.

Notre Monde, c'est l'histoire d'une vie et de ses potentialités contenues dans une unique phrase cinématographique chorale. Une phrase qui s'adresse à tous. Une phrase-monde qui nous regarde.

— **Appeler le « peuple à venir »
Parcours et décloisonnements**

Je trouverais intéressant de resituer ce film dans votre parcours, dans ce que vous avez fait et dans ce que vous ferez par la suite. Est-ce que vous voulez bien nous raconter comment vous en êtes venu à faire du cinéma ? Car ça n'est pas votre premier film...

Il y a une date officielle qui correspond à une mise en circulation publique de nos images : c'est le printemps 2007, un printemps électoral. Le moment pour nous de *L'Autre campagne*. Mais mon histoire avec le cinéma est beaucoup plus ancienne. Elle commence dans les salles obscures que j'ai assidûment fréquentées jeune homme. Un peu plus tard, elle se lie avec le travail politique et éditorial que nous avons mené jusqu'en 2006 avec la revue internationale de pensée critique *Le Passant Ordinaire*, que j'ai lancée à Bordeaux en 1994. Avec cette revue, nous avons alors pour premier souci - en complément des travaux politiques que nous développions qui s'appuyaient sur les sciences humaines et sociales - de faire appel à différentes disciplines artistiques en convoquant la photographie contemporaine, la littérature, le cinéma, les arts plastiques, la danse, le théâtre, etc. Ce choix de croiser disciplines artistiques et réflexives se traduisait dans chaque coin des pages de la revue, mais également - temps pour nous déterminant - lors de rencontres publiques. C'est ainsi que nous avons créé un festival en 1998 : les RIO (*les Rencontres Internationales de l'Ordinaire*), avec pour ambition d'entrelacer les cinémas, les littératures et les sciences sociales et humaines au sens large. Nous étions convaincus qu'il nous fallait revenir à l'art si nous voulions être pertinents dans nos questionnements. [...]

C'est un premier mouvement qui m'a fortement rapproché du cinéma et d'une réflexion sur le cinéma, ses représentations et, plus largement, sur les médias. Une des questions qui m'habitaient alors concernait ce que le cinéma peut amener comme déploiement du sensible au cœur de la société. J'avais l'intuition qu'il peut questionner le monde depuis cette maison à la grande porte commune qu'est la salle de cinéma. Celle-ci me semble, aujourd'hui encore, recouvrir un lieu possible pour le politique dans le secret de ses charges subversives... Il faut souligner que l'époque, le milieu des années quatre-vingt-dix, était un moment particulier. Ce sont des années où le monde occidental, post-89, était en plein délire triomphaliste du néo-libéralisme : tout était « magnifique », le monde était unipolaire ; il n'y avait plus qu'un seul possible, et il était occidental ; il n'y avait plus qu'une seule

société, celle des vainqueurs ; plus qu'une seule politique, celle qui assurerait le règne tout puissant de la finance sans partage.

« Cap au pire », nous soufflait en écho Beckett...

Une des conséquences directes fut la perte des lieux du politique : l'absence d'espace de discussion, de confrontation, de pensée, de création, d'espace voué à la dialectique, entendu comme lieu du dialogue et du conflit.

C'est pourquoi cette idée de renouer avec des rencontres en place publique nous semblait centrale : il fallait réhabiter autrement les cinémas, repenser ce fameux « peuple qui manque », tenter de créer, ou, en tous cas, de travailler à de nouveaux rapports et à de nouvelles réflexions qui tendraient vers une pensée *commune*. Tout faire pour appeler ce « peuple à venir ». [...]

Et le cinéma, pour ça, est un lieu unique et on ne peut plus pertinent : il permet de faire cohabiter dans un même espace des publics très différents, des énoncés dissonants, de faire appel à des formes et à des discours extrêmement variés qui peuvent être très exigeants. C'est une des dernières cavernes où les leurs d'espoir scintillent encore.

Repenser ce fameux peuple qui manque, tenter de créer ou de travailler à de nouveaux rapports et à de nouvelles réflexions qui tendent vers une pensée commune. Tout faire pour appeler ce peuple à venir.

— **Constituer une maïeutique filmique
Des ciné-entretiens et des ciné-frontières**

Un kaléidoscope de portraits autour d'une question unique, est-ce cela que vous réalisez avec les ciné-entretiens ?

Oui, il y a un peu de cela. Ce qui est sûr, c'est qu'il y avait déjà, à l'époque, le désir de déployer une description du monde à partir de cette question unique relative à l'intranquillité de notre relation singulière au monde. [...]

Vous parlez de 2007. On se souvient bien de ce que signifie le printemps 2007, c'est-à-dire le moment présidentiel, c'est la candidature de Nicolas Sarkozy, c'est l'inquiétude qui a saisi un certain nombre d'entre nous à l'idée qu'il serait élu, c'est le désarroi devant la pauvreté du débat politique à ce moment-là. C'est donc cela qui vous a motivé à passer officiellement et publiquement de la réalisation d'images à vocation semi privée à la diffusion de votre travail cinématographique ? En même temps que vous abandonnez l'édition papier après douze ans de *Passant Ordinaire*, cette revue papier qui marchait très bien et qui avait un très bon nombre de lecteurs et d'abonnés ?

... Et qui s'est fait flinguer en plein vol par les pouvoirs publics, alors que nous avions une revue qui fonctionnait, comme vous le dites, très bien de par son large public et la vitalité de sa rédaction. Une des raisons de l'ampleur de ce lectorat - plus ou moins dix mille personnes ; ce qui est conséquent pour une revue de pensée critique -, outre son travail analytique, était l'attention portée à la présence des arts et du graphisme. Mais,



au vu des temps qui se présentaient à nous, nous avons ressenti une certaine urgence à réfléchir à la construction d'espaces où il serait possible de toucher un plus grand nombre de personnes.

Si la communauté des femmes et des hommes sans communauté et sans appartenance scintille comme un rêve lointain dans nos esprits, esquisser un programme commun en ces temps d'inimitiés nationales et de défiance généralisée nous paraît une tâche difficile mais digne. C'est ce que tente Notre Monde.

Donc, le passage à l'image c'est aussi l'intention d'atteindre des publics plus vastes, un peu comme ce qu'on peut supposer de Pasolini qui abandonne l'écriture, ou en tous cas, qui la met au second plan à partir des années soixante, pour passer au cinéma ?

Nous reviendrons sur la centralité de Pasolini. L'intention est là en effet. Bien sûr, le livre, la ligne et le signe restent centraux pour nous. Même après que ma bibliothèque est passée par le feu et qu'il n'en reste plus que les cendres, ça reste essentiel. Mais il y a, pour nous, ce souci de libérer au maximum l'écriture, la pensée et le concept des espaces référencés et des cercles restreints que sont la plupart des revues de pensée critique et c'est hélas aussi valable pour les livres théoriques. Cette volonté était vraiment présente en 2007, au moment où nous lançons *L'Autre campagne*. Dans ce collectif, se retrouvaient des praticiens engagés, des acteurs sociaux et des chercheurs issus de la pensée critique pour essayer ensemble de repenser du politique et d'esquisser le maximum de leviers politiques pour palier aux nombreux dysfonctionnements de notre société, territoire par territoire. Ainsi, autour de ce travail - présenté sous la forme d'un site internet, en libre accès (www.lautre campagne.org), et d'un livre aux éditions de La Découverte (*L'Autre Campagne, 80 propositions à débattre d'urgence*, 2007, préfacé par Lucie et Raymond Aubrac) - nous avons commencé à faire ce que j'ai appelé des « Portraits d'Idées » : des petits temps filmiques où chacun des intervenants de *L'Autre Campagne* venait présenter le résultat de ses travaux et qui étaient par la suite diffusés sur le site du quotidien *Libération* (en version courte <http://autre campagne.blogs.liberation.fr> et en version longue sur le site de *L'Autre Campagne*). [...]

— Donner corps à la pensée Expressions et représentations

Je vois un point commun direct avec le travail de Godard. Outre ce décloisonnement entre la littérature et le cinéma, la raison et le sensible, c'est la question des structures narratives. Souvent, les films de Godard ont une ligne narrative inconfortable et on n'est pas tellement accoutumé à cette position en tant que spectateur, à ce que la structure narrative fasse question. On aime bien être porté dans une histoire, selon des canons assez convenus et qui ne vont pas perturber en cours de route nos attentes. Or, il me semble que dans vos six ciné-frontières : sur le programme néolibéral, sur l'université, sur la peine, celui sur la justice, celui sur les étrangers et maintenant, celui dont on parlera Notre Monde, on a à chaque fois des structures narratives qui font question, qui posent des problèmes pour le spectateur.

C'est un double-point important. Godard est central pour nous, une école en quelque sorte, car la question des structures et des régimes narratifs est pour le moins déterminante. Je pense que nous ne pouvons plus nous contenter des images du monde que l'on nous sert. Je ne vois pas qui peut, aujourd'hui, se satisfaire de ce monde-là et encore moins de ses représentations. Ici, sont en jeu plusieurs mouvements à mes yeux extrêmement importants. Il est nécessaire, selon nous, de proposer une déconstruction de ces mondes et donc des représentations qui leur sont liées. En ce sens, la littérature nous aide beaucoup, comme nous l'avons dit, et à plus d'un titre. Déconstruire le monde, c'est à la fois s'attaquer au cadre qu'on voudrait nous imposer - soit comprendre qu'il s'agit d'une construction plus ou moins puissante - et s'apercevoir aussi que les choses sont extrêmement liées, en rapport les unes avec autres. Il est donc vain, voire mortel, de les penser cloisonnées, fermées sur elles-mêmes, contrairement à ce que toute l'opération libérale voudrait nous faire croire. En ce sens, il n'y a nulle frontière, pas de territoire. Il y a un espace infini et causal, où sont à l'œuvre de terribles et violentes hiérarchies. C'est aussi se confronter à cet infini-là que de déconstruire les cadres ; mais c'est aussi comprendre qu'il n'y a pas un réel entendu comme montrable, autrement dit, toute représentation de la réalité ou énoncé est une construction. Construction qui est imposée par des pouvoirs parfois très puissants, en l'occurrence ceux qui régissent nos sociétés et qui sont, par définition, extrêmement orientés vers des intérêts particuliers (derrière ce que nous disons ici, se cache la ruine du fond de commerce médiatique). Et il y a, là encore, une nécessité à déconstruire cette nouvelle strate.

Une fois ces déconstructions opérées, notre problème narratif reste entier si nous ne voulons pas retomber dans ces mêmes travers d'une toute puissance. Comment pouvons-nous dévoiler, montrer ? C'est là qu'il y a pour nous un impératif à démultiplier les narrations. La première raison est que dans un acte de création, si l'on démultiplie les véhicules narratifs, les lignes d'écritures, on approche au plus près de l'objet qu'on essaie d'atteindre. Ça peut s'apparenter à de l'inconfort, mais, pensons que, lorsque nous sommes embarqués, confortablement installés devant les longs fleuves *télévisuels*, on nous



sert de l'endormissement sur des images d'un monde policé qui permet de ne penser à peu près rien, si ce n'est à la violence symbolique de la domination, y compris culturelle. Nous sommes là face à des puissances qui nous exposent à la plus grande des servitudes, c'est l'autre face du « temps de cerveau humain disponible » cher à monsieur Le Lay.

Ainsi, nous faisons appel à de multiples paroles réflexives dans nos *ciné-frontières*, généralement sous-tendues par une ou des fictions, des créations musicales, des œuvres d'art plastique, etc., qui forment des agrégats fonctionnant comme un au-delà de l'image, non plus un « je vois » mais « je vois, donc je sens ».

D'autre part, un potentiel très important réside dans la démultiplication de ces lignes narratives : c'est l'augmentation quasi homothétique du rapport entre lignes narratives et places pour l'autre, pour le regardant. Ce regardant qui, dans nos travaux, n'est pas un simple regardant : il est acteur, au sens le plus fort du terme. Il va être en travail, dans un premier temps, pour trouver sa place face à l'œuvre. Puis, dans un second temps, il sera propulsé dans un devenir de protagoniste qui fera acte de traduction et qui sera, à la sortie de la salle, porteur, héritier et passeur de quelque chose de notre histoire, de cette construction collective. Pour nous, ce point est déterminant. C'est un lieu qui est vraiment très important cette place du spectateur actif, émancipé dirait Rancière... En ce sens, j'ai besoin de lui réserver plusieurs places et qu'il sente qu'il a plusieurs possibles face à lui, avec, à la clef, la difficulté ou le jeu de trouver la bonne place, celle qui lui siéra. Autrement dit, il peut choisir sa place face à l'œuvre, mais il est aussi pris au sein de l'œuvre. C'est un contrat tacite : il y a de la place, mais toutes les places ne sont pas confortables ; si tu la trouves, l'œuvre est à toi. J'aime savoir que le spectateur cherche sa place au sein du film pour y être le mieux possible. Évidemment, il n'y a chez nous aucun mépris pervers, aucun désir de nuire au spectateur ! Mais l'idée qu'il se pose la question de ce qu'il voit, de ce qu'il entend, de le mettre au travail face aux questions que pose la structure, c'est là qu'il y a cinéma, quand la structure

commence à faire question. En-deçà, on est dans le visuel, le télévisuel. En ce sens, c'est aussi la première marche de la pensée critique, le premier pas de la déconstruction, mettre en cause notre regard, nos représentations.

Une originalité de votre travail est qu'il met en images et en scène la parole, la pensée, les idées. Comment réglez-vous cela ? Car ce que vous faites, ce n'est pas non plus de la radio.

Non, nous ne faisons pas de la radio, même si nous l'aimons. J'ai toujours eu beaucoup de plaisir à lire et à aller dans les salles de cinéma, mais aussi, dans l'essentiel de ma formation de jeune homme, à rencontrer et à me confronter avec des êtres en chair et en os. Je pense, et pas uniquement parce que cela a été la mienne, que c'est la plus belle des écoles, l'école de la rencontre - quand elle est possible -, de l'échange, de la confrontation aux corps, à l'acuité des regards, à la douceur des gestes, à la pensée qui en découle et qui passe d'autant mieux quand on est dans ce rapport de corps à corps, de face à face. Il y a une simplicité dans le rapport humain direct qui touche au-delà de ce qui nous fait penser. Voilà, en disant cela, je décris les enjeux qui nous ont importés et les objectifs que nous nous sommes fixés en filmant ces pensées : susciter, chez celui qui regarde, le désir de se rapprocher ; éclairer ces fragiles relations ; et essayer de capter une voix. Une voix est, à partir d'un corps, une ordonnance de signes et de sens qui débouche sur une pensée, sur une réflexion, mais aussi sur des sensations. Pour nous, il y avait un pari à tenter : celui de capter quelque chose de cette corporéité, de mettre en lumière ce lieu, le corps, où naît cette pensée qui est transmise par la voix. C'était tout un chantier cinématographique qui s'ouvrait... [...]

— **Interroger le(s) regard(s)
Pensée commune et dissensus**

Vous ne pensez pas qu'on puisse questionner le monde sans interroger les représentations du questionnement lui-même ? La façon dont on se représente son questionnement et sa pensée critique est déterminante ?

Je pense qu'aujourd'hui c'est vraiment crucial. Nous ne pouvons plus faire l'économie de cette réflexion-là et cette éducation à la distanciation est donc essentielle ! Car les médias ont pris une place tellement forte dans notre société qu'ils arrivent aujourd'hui à nous faire avaler à peu près n'importe quoi ou à nous amener à des problèmes qui ne sont pas les nôtres et qui ne sont de surcroît bien souvent même pas des problèmes en soi, qui sont des espèces de chausse-trapes, de pièges à gogos. Il y a pléthore d'exemples : prenons le cas emblématique, en pleine crise économique, du sort réservé aux Roms par les médias l'été dernier. A peine 15 000 personnes (sur 65 millions d'habitants dans l'hexagone) étaient présentées comme la cause des malheurs du pays sur toutes les Unes (jusqu'en Italie où des pogroms ont eu lieu dans les camps Roms). Et dans le même temps, a-t-on entendu, dans ces mêmes médias, un historien de l'économie nous parler, comme possible sortie de crise, non pas de la stigmatisation de telle ou telle population mais du *New Deal* que Roosevelt a mis en place en 1933 face à la Grande dépression aux Etats-Unis (programme qui prévoyait de soutenir les populations les plus pauvres et la mise au pas des marchés financiers) ? A-t-on entendu dans ces médias un économiste représentant du courant régulationniste nous parler de cette crise systémique qui s'approche de nous à grands pas, de ce « collapsus majeur » dirait Frédéric Lordon et de ces sorties que cette école - pourtant « française » et reconnue, même si minoritaire, internationalement - théorise précisément depuis des années (cf. les travaux d'André Orléan) ? Non, ces expériences et ces thèses sont simplement tues par les médias, qui sont sous le

***Il nous faut fonctionner en démineur.
Il faut au plus vite nous dégager de
ces grandes croyances collectives liées
aux valeurs économique-financières
et du grand délire sous-jacent
d'enrichissement sans limite qui définit
le capitalisme du moment.***

joug et aux ordres de leurs maîtres et propriétaires financiers... Ainsi, il nous faut fonctionner en démineur. Il nous faut au plus vite nous dégager de ces grandes croyances collectives liées aux valeurs économique-financières et du grand délire sous-jacent d'enrichissement sans limite qui définit le capitalisme du moment. On ne peut pas sérieusement être du côté de la pensée si l'on ne travaille pas à un réel ascétisme déconstructiviste. Nos multiples lignes de récit nous y aident également, en se mettant toutes en tension les unes avec les autres. Avec ces moments choraux on peut arriver à accrocher ou approcher vraiment les objets. Mais à vrai dire, ce n'est pas l'assonance qui nous intéresse ici, c'est plutôt une dissonance qui nous meut. Une harmonie complexe, polyphonique plus qu'un unisson...

... Ne serait-ce que parce que ce n'est pas de l'écrit, ce n'est pas non plus de la radio, même si les pensées des uns et des autres peuvent sembler superposables dans vos films, elles ne le sont en tous cas pas, puisqu'elles sont portées par des expressions, des visages, des voix, des corporéités différentes. Donc on ne perd jamais de vue qu'il y a une foule qui s'exprime, des individus qui forment une société mais qui restent chacun dans sa propre ligne.

Oui, et c'est sûrement le témoin de la plus grande vitalité qui soit. Si on veut penser à une communauté commune, si on veut penser une société digne de ce nom, elle sera mort-née si l'on se contente du consensus. Il n'y a que le *dissensus*, le singulier-pluriel, les devenirs minoritaires qui peuvent témoigner d'une véritable fécondité en la matière. Selon nous, c'est la seule manière collective d'arriver à l'essence des choses, et en même temps la seule possibilité de ré-enchanter, de ré-agencer, de reconstruire, de rentrer en débat les uns et les uns avec les autres, précisément parce que le *dissensus* remet en question l'évidence de ce qui est perçu, pensable et faisable. Je ne vois pas de démocratie sans ces mécanismes à l'œuvre. Pour moi, c'est le nerf du politique aujourd'hui.

Nous avons trop cher payé les idéologies fusionnelles inaptées à penser leurs propres dissidences, leurs propres contradictions. Si la communauté des femmes et des hommes sans communauté et sans appartenance scintille comme un rêve lointain dans nos esprits, esquisser un programme *commun*, en ces temps d'inimitiés nationales et de défiance généralisée, nous paraît une tâche difficile mais digne. C'est cette dernière que nous tentons avec *Notre Monde*. Entendu que le problème n'est pas, nous dit Deleuze, de dépasser les frontières de la raison, mais de traverser vainqueur celles de la déraison (on le voit ici la philo peut parfois éclairer la clinique et *vice versa*...). Avons-nous d'autres choix ?

Ricœur disait un truc comme ça, je crois : qu'on n'a pas du tout développé la culture du dissensus, que l'on est dans le consensus qui signifie l'idée qu'il y a une pensée unique qui est la meilleure possible et cela rejoint ce que vous disiez tout à l'heure sur les années quatre-vingt-dix, sur le moment où « il n'y a pas d'autres politiques possibles » ce que disait en France le président de la République, Jacques Chirac ; aux Etats Unis, en Angleterre, quelques années auparavant, on en avait vu l'illustration... On est un peu toujours dans ce mouvement. Ça ne se dit plus comme ça, mais maintenant ça se fait. Ça se fait sans se dire.

Notre Monde parle de l'insupportable du présent, du jusqu'ou et du jusqu'à quand... ? De l'insoutenable et du souhaitable... et de la nécessité de cette commune pensée qui doit nous sortir des croyances collectives et nous réapprendre à voir.

C'est acté et, en effet, « passé dans les actes ». Il y aurait d'ailleurs beaucoup de choses à dire sur ces passages à l'acte...

Et c'est aussi de ça que parle Notre Monde ?

Disons que ça parle de l'insupportable du présent, du jusqu'ou et du jusqu'à quand... ? De l'insoutenable et du souhaitable... et de la nécessité de cette *commune* pensée qui doit nous sortir des croyances collectives et nous réapprendre à voir.

— **Danser sur les frontières
Pour un autre monde**

Alors, j'ai rappelé les sujets de vos ciné-frontières précédents : libéralisme, université, enfermement, justice, étranger, etc. Bien que la thématique change à chaque fois, il y a des points communs très forts entre les films, dont ce questionnement critique sur les choses comment elles vont, et, comment elles vont mal. Mais il me semble qu'il y a un point commun particulièrement visible entre les deux derniers, soit Ulysse Clandestin et Notre Monde, qui est la question de l'autre, la question de l'étranger. Celle-ci revient dans Notre Monde, présente dans les réflexions de plusieurs intervenants, mais aussi dans le texte de Marie Ndiaye, dont c'est très visiblement le sujet. Le sujet de l'étranger qui cherche à fuir un monde où il est menacé de crever. Pourquoi avoir, dans Notre Monde, donné cette place aux gens de l'autre-monde ?

Tout d'abord, parce que nous ne pouvons plus aujourd'hui penser la politique sans avoir en tête qu'il y a des corps et des êtres qui sont privés de place et de territoire autour de nous (dans des pays qu'ils ne peuvent quitter ou, ici, parce qu'ils n'ont plus de papiers). Nous ne pouvons plus faire semblant d'ignorer ces réalités, de ne pas savoir, et nous ne pouvons plus laisser faire, non plus. C'est l'une des raisons qui nous ont poussés à travailler une des lignes narratives du film à partir de la fulgurance des écrits de Marie Ndiaye. Cette trame est la véritable structure du film, son soubassement. *Notre Monde* se structure sur l'histoire de Khady Demba : cette jeune femme qui, poussée par sa belle-famille à fuir sa terre natale d'Afrique de l'Ouest, tente de se rendre en occident, et va finir sa vie sur une





frontière de barbelés. Je voulais faire entendre cette histoire, qu'elle soit lue et chuchotée à l'oreille du spectateur, et non portée, comme une contre-narration, celle d'un devenir femme et noir qui résisterait au flot de notre monde, un mode mineur, que l'on refuse d'entendre, mais qui est pourtant irrésistible et extrêmement puissant. Un murmure continu qui parcourt tout le film, comme un devenir étranger qui tente de renverser cette *figure* en symbolique positive. Un mode mineur inaliénable et inaudible à tout ce qui peut se présenter comme mode majeur, comme Institution. Un murmure de résistance, une parole qui a déjà commencé, un flux que nous prenons en cours et que nous allons suivre jusqu'à son terme. Nous avons demandé à Marianne Denicourt de prendre en charge ce rôle, qu'elle porte magnifiquement. [...]

... Ce moment semble central dans le film, pouvons-nous nous y arrêter...

En effet, l'institution, que rien ne permet d'identifier dans le film - sauf pour les rares personnes qui l'ont fréquentée - est l'École normale supérieure mais cela aurait pu être n'importe quelle autre... Ce qui nous intéressait, était de porter les murmures fracassants de l'écriture de Marie Ndiaye, la voix de Khady Demba, au cœur de l'Institution si sourde à ces questions. D'abord, lors de cette répétition où Marianne Denicourt est seule dans ce jardin fermé (symbolisant l'occident clôturé) puis auprès du public. Dans la réalité, au bout du

couloir que Marianne traverse à la fin du film et où elle nous annonce qu'elle est Khady Demba, la porte qu'elle pousse est celle d'une scène (la salle Dussane) avec un vrai public, auprès duquel elle a vraiment porté le texte (le 7 avril dernier, lors de la séance d'ouverture d'une journée d'étude autour de notre travail sur le thème « féminisme et immigration », et où était projeté *Ulysse Clandestin*, notre avant-dernier film. Je fais volontairement toutes ces petites précisions car, comme nous le verrons, elles participent à la mise en abyme du projet *Notre Monde*). Cette scène fictive, captée du réel en quelque sorte, s'est faite en temps réel et est donc réalisée en une seule prise : il ne pouvait y en avoir d'autres. Il y a là un certain tour de force de la part de Marianne Denicourt, qui, outre son devenir noire en tant que comédienne blanche et iconique (Chéreau, Desplechin, Deville, Doillon, Goupil, Jacquot, Lelouch, Rivette, Ruiz, Vitez, etc.), prend aussi en charge la mise en abyme de son personnage de comédienne filmant notre monde, comme nous l'avons vu, en *femme à la caméra* (rôle pour lequel elle s'est réellement formée, les plans larges du film étant à sa charge) et tout l'épilogue où elle nous enjoint à faire de la politique et de préférence autrement... Tous ces jeux entre ces trois personnages (Khady, *la femme à la caméra*, et la citoyenne Marianne) travaillent à l'inscription dans le film de l'étranger et de l'étrange, de la raison nomade cher à Jean Borreil. C'est par exemple en filmant Marianne en *femme à la caméra* que nous dévoilons le dispositif du plateau, l'envers du décor, la machine à représentation...

Je voulais faire entendre l'histoire de Khady Demba, qu'elle soit lue et chuchotée à l'oreille du spectateur, et non portée, comme une contre-narration, celle d'un devenir femme et noir qui résisterait au flot de notre monde, un mode mineur, que l'on refuse d'entendre, qui est pourtant irrésistible et extrêmement puissant.

La condition du politique coule aussi de cette volonté de nous situer dans le film du côté de l'intime et du personnel comme position et lieu de résistance et ainsi marquer une rupture de discours dans la structure du récit de Notre Monde

La condition du politique coule aussi de cette volonté de nous situer dans le film également du côté de l'intime et du personnel comme position et lieu de résistance (cf. Barthes) et ainsi marquer une rupture de discours dans la structure du récit de *Notre Monde*. Marianne Denicourt - ainsi qu'Elsa Dorlin - nous parle aussi, avec ces trois personnages, de la puissance qui réside dans les devenirs minoritaires, c'est son premier terme, de l'importance du dévoilement et de la représentation (cf. Virginia Woolf), pour marquer, enfin, et c'est le troisième terme, une puissance politique. [...]

Mais, quoi qu'il en soit de nos interprétations du film, pour revenir à votre question et aux « gens de l'autre-monde », nous avons, en ce sens, assurément tous quelque chose à voir avec cette belle Khady Demba, avec ces voyageurs, dirait Baudelaire, pour lesquels est ouvert l'empire familial des ténèbres futures. De leur prise en compte dépend notre devenir entendu que l'étranger n'est pas hors de notre monde mais bel est bien inclus dans celui-ci. Penser que de fermer les yeux sur ces réalités nous permettrait d'échapper à cette monumentale violence est une bêtise sans nom. Il n'y a ici que deux solutions : ou nous voyons les choses en face, et nous nous disons qu'il est parfaitement insupportable et intolérable que les corps de ces personnes soient privés de liberté et qu'il faut absolument tout

mettre en œuvre pour résoudre cette question-là, celle de la liberté de circulation des personnes, des pensées, des idées, des sentiments, des sensations ; ou si nous ne prenons pas en charge cette problématique, nous sommes implicitement complices des pouvoirs qui structurent ces empêchements. Il n'y a pas de troisième voie. Être témoin n'est pas suffisant.

On pourrait dire qu'il faudrait simplement mettre en pratique l'article 13 de la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948 qui prévoit la liberté de circulation d'un territoire à l'autre, ce qui est une utopie à ce jour. C'est-à-dire qu'il n'y a aucun lieu sur Terre qui le permette réellement, mais ça a été, en tous cas, énoncé comme objectif par les constituants de cette déclaration, en 1948.

Oui « Toute personne a le droit de circuler librement et de choisir sa résidence à l'intérieur d'un État. Toute personne a le droit de quitter tout pays, y compris le sien, et de revenir dans son pays. », c'est simplement fondamental. La condition de la vie-même. Il y a ici plusieurs ponts entre politique-géographie-anthropologie-et-biologie... [...]

S'il y a un lieu où, aujourd'hui, nous devons faire de la politique, où nous devons danser, c'est sur ces frontières. C'est une conviction, c'est là où ça se passe. Quand nous voyons de nouveau, pour la énième fois, se rejouer la montée de ces fermetures identitaires qui s'opèrent un peu partout dans le monde, et tout particulièrement en Europe, nous comprenons bien le ressort de tout ça. Et c'est là où il nous faut être pertinents politiquement ; c'est là où il nous faut être impérativement pertinents dans la création, là où nous nous devons de faire bouger les choses, c'est vraiment ici, aux endroits où ça clive, où ça clôture. Et les endroits où ça clive, c'est partout où l'on met des murs. Mais attention, ne soyons pas dupes, la clôture fonctionne toujours comme un paravent et cache bien des choses : la violence économique et tout un tas de dominations qu'on voudrait nous faire oublier... Il s'agit, là encore, de

les révéler, de re-problématiser... De rendre visible l'invisible. Si je ne crois pas vraiment à l'œuvre d'art comme baguette magique du politique, je pense cependant profondément à la possible performativité des formes, des pensées quand elles se lient aux affects. Les *ciné-frontières* sont des lieux d'*utopos*, de prolifération d'espaces, de narrations, de savoirs, de formes, etc. En ce sens, ce sont des hétérotopies comme les définit Foucault. Des hétérotopies radicales et proliférantes qui ont sûrement pour première fonction de faire tomber les frontières et de dévoiler au regard l'étendue du territoire. Mais il est important de comprendre que pour que ces idées, ces formes permettent de faire bouger nos vies, il faut qu'elles s'entrelacent à nos affects et quand ces idées ou ces concepts rencontrent des affects collectifs, c'est alors la société qui peut se mettre en mouvement. Mais sans affect pas de mouvement, la puissance du concept, l'idée pure seule n'y peut rien. [...]

Rendre visible l'invisible. Si je ne crois pas vraiment à l'œuvre d'art comme baguette magique du politique, je pense cependant profondément à la possible performativité des formes, des pensées quand elles se lient aux affects.

Vous faites un lien entre le sort qui est fait à ces étrangers interdits d'accès à nos pays riches et modernes et le fait qu'on nous impose une représentation unique et monolithique de la

réalité, c'est-à-dire une représentation comme étant la seule vraie, la seule possible. Il y a sûrement une relation génétique étroite entre ces deux choses. Pour faire ça, on a besoin d'un dehors, on a besoin d'un négatif pour parler en langage cinématographique. On a besoin d'un bouc émissaire, on a besoin d'une catégorie de population qui soit en dehors de notre monde, qui est bon parce qu'eux n'en font pas partie. Autrefois, il y avait le bloc soviétique qui jouait ce rôle; et depuis qu'il est tombé, est-ce que ce ne sont pas les sans-papiers, les clandestins, les étrangers qui sont appelés à jouer ce rôle-là ? De repousser, en quelque sorte, et de légitimation de notre représentation monolithique ?

Le bloc soviétique a souvent servi de prétexte à l'Ouest, mais l'on ne peut le considérer comme un bouc émissaire. Mais oui, ce mécanisme est bien présent dans ce monde, le monde tel qu'il est, et ce, même si nous ne pouvons évidemment pas comparer la puissance du bloc soviétique avec le sort réservé aujourd'hui par l'Occident aux pays du Sud qui se caractérisent plus par leur effacement et leur musellement (d'où, comme nous l'avons vu, le murmure de notre voix *off*). A ce sujet, cette frontière que théorise Eric Fassin entre « eux » et « nous » me paraît être une entrée extrêmement pertinente et qui dévoile la perversité de ces politiques et de ce racisme d'État. Par définition, l'Autre est polymorphe (c'est aussi toute sa force). Ainsi, celui qui est désigné comme étranger, celui qui va être stigmatisé, mis au ban, peut se rapprocher de plus en plus de nous. C'est le sort réservé aux habitants des quartiers populaires, aux minorités visibles ou non, celles et ceux qui ont des pratiques sexuelles différentes, qui ont des engagements politiques radicaux, aux jeunes, etc., etc. Outre sa violence intrinsèque, nous voyons vite la perversion de cette structure pointer, car, de proche en proche, ces cercles concentriques finissent



par nous atteindre tous. Et en ce sens, ce monde où il nous faut vivre est insoutenable et parfaitement invivable. Kafka et Orwell doivent bien se marrer ou pleurer de rage ! Et on ne peut rien faire de ça, si ce n'est retisser du lien partout, montrer l'absurdité et la violence de ces techniques et prendre garde à bien mettre au jour les structures de domination psychique et économique qu'elles cachent (rappelons que le capitalisme, dans le BTP par exemple, M. Bouygues en tête, à besoin de ces sans-papiers pour déréguler et sur-exploiter la main-d'œuvre, en instaurant de la concurrence entre ouvriers). La stratégie est toujours la même malgré l'antienne : sur-diviser le corps social, monter les uns contre les autres, pour cacher la violence symbolique des structures de domination, dont, en dernière analyse, la finance est le marionnettiste qui tire ses ficelles jusqu'au cœur du politique.

En France, en plus, ça s'inscrit dans une tradition très ancienne de définition d'une identité nationale française. Todorov a écrit un livre dans les années quatre-vingt Nous et les autres où il montre comment, dans la grande littérature française, on est effrayé de voir que de grands écrivains ont beaucoup participé à cette construction-là, l'autre, l'étranger, comme repoussoir pour supposer, pour définir une identité française, qui traverserait les siècles. Et là, on retrouve les thèmes du Front National.

Oui, c'est le grand délire du pur et du natif (cf. Marcel Detienne)... qui feint d'ignorer qu'il ne peut y avoir d'histoire et *in fine* de vie sans apport extérieur, sans rencontre (cf. Françoise Héritier), sans ces ponts et les fameux « liens ». Ce sont des exemples parfaits pour en revenir à nos histoires de cadres et de structurations du donner à voir, ou du donner à penser, à sentir, ou du donner à vivre. Il nous faut être foreur et forain chez tous. Mais ces grands récits, ces grandes croyances, ces fusions collectives, cette *mythidologie*, aussi délirants soient-ils - le cas de la fiction de « notre ancêtre gaulois » est caractéristique - apparaissent dans des périodes spécifiques et ont pour fonction de détourner les citoyens des problèmes de fond (crise économique, génocide, guerre, épidémie, famine, etc.). [...]

C'est pourquoi il me semble important de tenter le retournement de la notion d'« étranger » en concept positif de devenir étranger à notre monde. C'est la *raison nomade*.

De ce noir, je voulais faire jaillir des lucioles, montrer que la nuit n'est pas que ténèbre, qu'elle est chargée aussi de puissance. Dans ce "on n'y voit rien", se cache aussi une chance de réapprendre à voir, de réinventer le regard, d'inventer du regard et donc du "donner à penser".

— ***Voir et créer dans la nuit
Un point de bascule : entre cendres,
reconstruction et amour***

Votre film Notre Monde, le sixième volet de la saga, j'ai un peu l'impression qu'il est le point d'aboutissement d'un mouvement et qu'en même temps, par rapport aux précédents, il a une sorte de réservoir de potentialités qui pourrait aller dans une direction nouvelle. Je le vois un peu comme une sorte de charnière. Est-ce que c'est une erreur d'appréciation ou est-ce que ça correspond à quelque chose ?

C'est tout à fait juste. Il y a plusieurs raisons à cela. D'abord une raison purement matérielle et technique, puisqu'à nos débuts, nous filmions avec très peu de moyens. Et contrairement à cette idée de ce qui se fait ailleurs, dans le léché, le beau, le lissage généralisé, j'aimais cette idée de travailler avec des matériaux pauvres et impurs. Que cette image et ces éclairages soient pauvres, et que justement, on essaie de dégager ou de retrouver au milieu de cette zone, de ce bas-côté, l'humain. C'était le début avec nos premiers films, les *Portraits d'Idées* chez *Libé*. Puis, peu après avec les premiers *ciné-entretiens*, nous voulions aussi reprendre ces chemins (même si nous changions de caméra), passer par le gros grain, les basses lumières, pour vérifier s'il était ou non possible de faire surgir du sens, de l'essence, et de la vie. On vient de là... C'étaient nos autoproductions. Aujourd'hui, qu'est ce qui a changé ? De manière radicale, le changement est arrivé avec Agat films (il faut les saluer, Robert Guédiguian, Blanche Guichou, Patrick Sobelman et Marc Bordure), qui, pour la petite histoire, ont fait un pari un peu fou, puisqu'ils ont eu l'idée de nous rejoindre trois semaines avant le début du tournage, sans procéder à ce qui s'appelle la phase développement classique du film, la recherche de financement. Autrement dit, ils sont partis sur leurs fonds propres, ce qui ne se pratique plus depuis 25 ans dans le milieu de la production cinématographique... sauf chez Agat. Ils sont arrivés en me disant : « *Nous avons envie de travailler avec toi, es-tu partant ? Si oui, nous pouvons mettre à ta disposition du matériel technique conséquent et aussi plus de moyens humains* ». Le changement d'échelle a été effectivement très important et les apports techniques et humains déterminants. Ceci dit, avant que ce beau geste soit posé par Agat, il faut souligner que Marianne Denicourt, Irina Lubtchansky, notre chef op, nous y reviendrons, Rosalie Revoyre, notre ingénieure et monteuse du son (qui a assuré sur l'ensemble du tournage y compris pour les extérieurs, les prises de son direct, enjeu ô combien important et structurant pour ce film parlé, qu'elle en soit remerciée), notre mixeuse Mélissa Petitjean (là aussi, elle a fait, dans les conditions imparties, un travail remarquable, à la hauteur de sa belle expérience : Bardinet, Brisseau, Des Pallières, Garrel, Mouret, Pedro Rodriguès, Sy, etc.), ma première, infatigable et précieuse assistante Anne Fassin et nos coproductrices chez Sister, l'inlassable et enthousiaste Lucie Corman et Julie Paratian, ma compagne (qui a traversé toutes ces épreuves à mes côtés, on va le voir), autrement dit, une équipe extrêmement qualifiée et expérimentée m'avait donné en amont son accord de participation

Comment pouvons-nous filmer et représenter le politique aujourd'hui ? Nous avons cherché dans au moins trois directions : du côté d'une imagerie spatiale de l'ombre comme lieu possible de projection, c'est le lieu de l'intime ; du côté de l'extime, de ce que chacun peut apporter de lui au collectif ; et enfin dans un au-delà du film, dans un temps de retour et de mise en discussion avec le public. Là réside la maïeutique du film.

au projet *Notre Monde*, sur la base d'un bénévolat, et ce, donc, avant qu'Agat arrive. Je dis cela pour deux raisons : d'abord pour souligner le degré d'engagement de cette équipe, et puis, comme vous l'aurez noté, contrairement à ce qui se pratique dans le monde du cinéma ultra-masculin, tous ces prénoms sont féminins et c'est un combat. C'est une drôle d'histoire que celle de ce film... Au commencement, il y a eu au petit matin du lundi 2 janvier 2012, l'incendie criminel des locaux de La Bande Passante, qui sont également mon domicile et le lieu où se trouvait feu ma bibliothèque, vingt-cinq ans de lecture, dix mille ouvrages, toutes mes notes et l'ensemble de mes archives numériques - qui ont été, par ailleurs, volées ce même matin-là.

Puis, l'accompagnement de mes proches, et tout particulièrement celui de mes amies, la philosophe, Marie Gaille et la sociologue, Delphine Moreau qui m'ont fait voir au quotidien la puissance du care (bien loin de l'instrumentalisation et de l'usage creux et contreproductif qu'a fait récemment le PS de ce concept féministe), la force du soin, et m'ont enjoint, dans cet hiver, à me remettre au travail tout en développant une stratégie publique de soutien, y compris financier, à nos travaux. C'est dans ce contexte que naît *Notre Monde*, entre cendres, reconstruction et amitié. Je viens d'avoir quarante ans.

Historiquement, les premières scènes que nous avons filmées, avec les ciné-entretiens et les premiers ciné-frontières, se déroulaient dans le décor des locaux de *La Bande Passante*. Des pièces frappées par la lumière du jour et ornées de ma bibliothèque (conçue par les jeunes et talentueux architectes de La Ciguë) où les livres fonctionnaient comme autant de fenêtres sur-monde. C'est précisément ces derniers qui sont partis en fumée... Il nous fallait donc repenser la géographie de notre plateau pour filmer *Notre Monde*. Assez rapidement, je suis parti sur l'idée du noir. Celui de la destruction qui suit le feu, mais aussi celui qui nous confronte à l'innommable. Tous ces jours qui ont précédé le tournage, j'avais en tête le *On n'y voit rien* de Daniel Arasse et la guitare spectrale et lancinante de *Red Cross* de John Fahey, deux compagnons chers et disparus.

De ce noir, je voulais faire jaillir des lucioles, montrer que la nuit n'est pas que ténèbres, qu'elle est aussi chargée d'une puissance de vie et de rêve. Dans ce « on n'y voit rien », se cache aussi une chance de réapprendre à voir, de réinventer le regard, d'inventer du regard et donc du « donner à penser ». C'est en ce sens que nous avons commencé à travailler avec Irina Lubtchansky, qui a assuré magistralement la photographie et l'éclairage. Nous sommes partis d'abord du côté des lumières des Annonciations de la Renaissance, puis nous nous sommes dirigés du côté des clairs-obscur du Baroque des Rembrandt et Vermeer, l'idée était de faire naître de cette nuit le

détail et le sujet. Tenter de filmer une captation de l'intime, le « dedans du dedans ». Nous voulions faire apparaître une certaine inquiétante douceur, comme un bain charnel, une essence de l'ombre dans la lumière. Quelque chose qui nous tirerait du côté de Tanizaki et de son éloge de l'ombre, ce qui nous ramènerait en quelque sorte à l'impur de nos premières images...

Ce voyage a été possible parce qu'il y a chez les Lubtchansky (chez le défunt père et chez la fille : Ameer-Zaiméche, Bonitzer, Corneau, Doillon, Garrel, Godard, Goupil, Haneke, Huillet & Straub, Iosseliani, Lanzmann, Mocky, Mouriéras, Resnais, Rivette, Rouch, Ruiz, Truffaut, Varda, etc.) un cinéma radical de la lumière. Chez Irina, le cadre (et ici les gros plans et les détails) comme le point (assisté minutieusement dans la tâche par Pierre-Hubert Martin) surprennent par la précision de leurs factures. Mais plus que le cadre maîtrisé et risqué, c'est la lumière qui renverse chez Irina. C'est elle qui m'a permis de jouer infiniment, avec une certaine fascination, de cette métaphore de la lumière pour ce qu'elle révèle du présent-caché ou de l'être-là-non-vu. Mais contrairement aux usages du Quattrocento ou de la peinture florentine du début du XVI^e, la lumière dans *Notre Monde* met en ruine le divin. Par la multiplicité des visages éclairés, nous ne sommes pas ici face à l'Annonciation, à une transcendance, mais à une lumière et un discours qui tendent à révéler les visages et l'immanence infinie du vivant. Dans le vacillement de la bougie, la fragilité et la chaleur de l'éclairage de l'école Lubtschansky sont venues briser le noir infini issu des cendres de ma bibliothèque. Comme si ces frêles lueurs étaient en mesure de retrouver les chemins labyrinthiques jusqu'à chacune des fenêtres qu'incarnaient mes livres. D'atteindre et d'éclairer, ligne après ligne, les mains et le visage de chacun de leurs auteurs. C'est l'ensemble de ces chemins que nous proposons aux spectateurs...

... Toujours le spectateur, mis au travail par l'inconfort qui lui est provoqué, qui est une obligation ou une injonction à reconstruire ou à déconstruire et reconstruire son propre regard sur ce qui lui est montré...

Agat films, et en particulier Robert Guédiguian, vous ont rejoint en cours de route, donc. Et le procès ou le projet était déjà bien avancé...

Oui, le casting était fait, l'ensemble ou presque de nos amis étaient là, le scénario était écrit, on était prêt à tourner... Les lieux choisis pour les intérieurs, la Maison des métallos (pour les studios, la soirée publique du 11 avril et la construction agorique de la salle - il nous faut souligner l'accueil extrêmement chaleureux que nous a réservé toute l'équipe durant le tournage), et pour les extérieurs, l'ENS (symbolisant

l'Institution, comme nous l'avons dit) et mon domicile d'alors (comme lieu de réhabilitation de vie).

Il est important de souligner aussi l'engagement de nos intervenants qui sur la base d'un régime de confiance ont accepté de venir face caméra, de parler sous la contrainte de ces formats courts et de se risquer chacune et chacun à une proposition pour *Notre Monde*. [...]

... Il y a un parti-pris de loyauté à l'égard du spectateur, à qui on rappelle qu'il est face à une représentation parmi des possibles du monde. On n'est pas dans une profération imposée comme peut l'être le journal de 20 heures, effectivement, ou la plupart des films qu'on peut voir aujourd'hui au cinéma, qui se donnent à voir comme La Réalité.

Oui, là nous touchons une des questions centrales du film, qui traverse également une partie des théories esthétiques, à savoir : comment pouvons-nous filmer et représenter le politique aujourd'hui ? Nous avons cherché, pour répondre à cette question, dans au moins trois directions : la première, du côté d'une imagerie spatiale de l'ombre, comme nous venons de le dire, incarnée par le noir sur le plateau, comme lieu, support, possible de projection d'un nouveau monde et qui laisse place pour chacun des spectateurs à leurs projections inconscientes ou non, et au désir : ici, c'est l'intime. La deuxième se structure du côté de l'extime, de ce que chacun peut apporter de lui au collectif. C'est ce que nous avons cherché à montrer avec la construction de l'agora, cette salle - de cinéma - qui au début du film est vide, symbolisant le peuple qui manque, mais qui appelle dans le même mouvement ce peuple à venir ; puis qui lentement est habitée, au fur et à mesure que la parole se déploie, dévoilant peu à peu un public en écoute, en réflexion, préoccupé, au travail avec ces mains qui prennent des notes, ces regards inquiets quand le choral se met en branle dans cette série d'allers-retours entre les intervenants. C'est ça

la maïeutique du film. Enfin, la troisième direction a été cherchée dans un au-delà du film, dans un temps de retour et de mise en discussion avec le public (cette partie à venir, très importante, a été structurée par la salubre équipe de Shellac, nos distributeurs qui prennent les films non pas pour des objets de consommation mais pour un matériau en devenir qu'il faut porter et travailler avec le public. C'est une différence radicale dans le paysage cinématographique) qui va se traduire par une série de débats (qui seront, pour certains, captés et diffusés) avec les spectateurs - qui, à ce stade, se feront traducteurs et acteurs -, des associations, des écoles, des universités, etc., et les intervenants du film. S'ajouteront également à cela, des contributions écrites qui seront tout autant de mises en débats et de mises en perspectives du dispositif *Notre Monde*, qui verra, et c'est le second point de cette troisième dimension, publier tout ce matériel sur un site ouvert www.notremonde-lefilm.com (ce lieu numérique est porté par Agat et Arnaud Colinard). Nous y retrouverons l'ensemble des vingt-huit intervenants, plus quelques autres tout aussi importants (Hourya Bentouhami, Barbara Cassin, Monique Chemillier-Gendreau, François Chesnais, Claude Corman, Thomas Coutrot, Keith Dixon, Mathilde Dupré, Alain Mercuel et Frédéric Neyrat), avec leurs entretiens en libre-accès mais cette fois, dans leur intégralité. Voilà, c'est aussi ça l'hétérotopie proliférante.

Avec Notre Monde nous essayons de nous forger des outils pour que cette expérience politique exigeante et collective d'une conversation rapprochée puisse vivre.



On a l'impression d'une grosse machine en effet...

Oui, il y a de ça avec cet objet *sui generis*. Il y a de l'invention autour du film très loin des sentiers battus de la communication culturelle, tout ceci travaillant à une contre-culture. J'ai l'impression d'être face au plaisir et aux craintes que l'on peut ressentir avec un premier film... Disons que nous essayons de nous forger des outils pour que cette expérience politique exigeante et collective d'une conversation rapprochée puisse vivre.

Et puis, il y a toutes ces personnes qui sont venues apporter leur professionnalisme à l'aventure, nous en avons cité déjà beaucoup, mais il y en a bien d'autres. À la direction de production Marie-Frédérique Lauriot qui travaillait au côté de Lucie Corman; notre photographe de plateau, Céline Gaille, qui a fait un très beau travail que nous retrouverons sur le site, en s'inspirant des éclairages d'Irina Lubtchansky; Pierre Huot qui a dirigé la post-production; Ghislain Rio qui a fait un tour de force en réalisant l'étalonnage du film en des temps records; Simon Gréau et Samantha Garnier, nos graphistes (qui travaillent avec nous à La Bande Passante et préparent la sortie de notre nouveau site avec Fabien Bourgade et Pierre Pène), qui ont amené l'affiche du film, dans un renversement de la perception de la salle, à la hauteur des attendus de l'entreprise collective. Il nous faudrait, également, longuement parler du travail minutieux d'Olivier Samouillan et Anthony Mowat (Art Melodies) avec qui nous avons composé tout l'été, pas à pas, note à note, la BO du film aux accents oniriques et épurés.

Plus difficile, mais riche également, a été notre collaboration avec Valérie Pico (monteuse image). Jusqu'ici, je travaillais seul le montage avec une assistante, Michelle Pichon. Avec *Notre Monde*, c'était la première fois que je travaillais en collaboration avec une monteuse chevronnée (qui a travaillé, entre autres, avec Frederick Wiseman). Nous avions peu de temps et Valérie a su nous montrer le chemin du rythme du film. Après nous avons longuement retravaillé seuls, Anne Fassin et moi, à la recherche des justes respirations, des rapports, d'une esthétique des écarts et des passages qui ouvre sur cette pensée que nous souhaitons figurer entre lumière et temps, sensation et émotion, perception et signification pour tenter d'embarquer le spectateur durant ces deux heures de film vers ses propres interrogations, ses propres pensées, dans un processus de subjectivation à la fois sensible et politique.

Une chose est sûre, c'est que pour le futur, nous avons trouvé notre équipe !

Il nous faudrait également saluer tous nos amis qui nous ont soutenus durant cette période et accompagnés tout au long du processus (Alexis Argyroglo, Etienne Balibar, Alexandra Baudelot, les familles Cocrelle et Corman, Anaïs de Courson, Vianney Delourme, Frédéric Fisbach, Geneviève Fraisse, Federica Giardini, Hugo et Pascale Haas, Katrin Hodapp, Laura Napolitano, Pierre Pène...).

Je voudrais revenir, avant de conclure, sur cette question de la fiction, sur le passage du documentaire imprégné de fiction - ce que vous avez fait jusqu'à présent - à un film de fiction proprement dit; si tant est que ces différences fassent encore sens après notre entretien. Le moment où vous allez franchir le pas me paraît proche, non ?

À force d'introduire de la fiction dans nos films...

À force d'introduire du sensible dans la raison, on peut peut-être introduire de la raison dans le sensible.

Oui, et c'est l'occasion de revenir à Godard pour qui le cinéma est une forme qui permet de penser, tout autant qu'une pensée qui prend forme; je renverse volontairement ici sa proposition. Cela fonctionne à plein régime avec ce que nous voulons faire avec la fiction. Disons que dans la mesure où nous nous entendons sur le fait que face au documentaire, ou ce que j'appelle *ciné-frontières*, nous sommes devant une construction, un récit, nous flirtons avec la fiction. C'est d'autant plus vrai avec *Notre Monde*. Mais oui, la tentation de plonger dans la fiction, d'y mettre les deux pieds, les mains, la tête et l'ensemble du corps est grande.

Donc c'est le prochain projet ?

C'est un des prochains projets. L'avenir s'écrit en deux parties. Un pan qui sera la partie réflexive de ce travail, un *ciné-entretien* au long cours qui proposera une encyclopédie conceptuelle filmique. C'est le côté théorique, une façon de répondre à l'interrogation de Sartre : « Est-ce donc nuire aux gens que de leur donner la liberté d'esprit ? » et, dans le même temps, au caché de la science cher à Bachelard. Libérer les concepts, rendre les concepts à la vie, en les proposant au plus grand nombre, et en pariant que cela va produire, en se levant aux affects collectifs, des nouvelles inventions au travail, à la vie, aux amours, aux rêves; et de l'autre côté, comme une mise en pratique,

L'avenir s'écrit en deux parties. Un pan qui sera la partie réflexive de ce travail, un ciné-entretien au long cours qui proposera une encyclopédie conceptuelle filmique, une boîte à outils politiques; et l'autre, une fiction qui sera le portrait croisé de trois femmes: une grand-mère philosophe, une mère musicienne et une jeune femme cinéaste qui auront pour souci de nous apprendre à voir et à penser le monde.



pour nous-mêmes, de ce projet encyclopédique, une fiction qui sera le portrait croisé de trois femmes: une grand-mère philosophe, une mère musicienne et une jeune femme cinéaste, les trois issues de la même lignée, et qui auront pour souci de nous apprendre à voir le monde. Je suis convaincu que notre principal problème, qui a à voir de très près avec le cinéma, c'est d'arriver à voir. Une fois que nous voyons, le chemin est quasi fait, ou disons pour être plus précis que nous savons où le prendre, de quoi il est fait, quelle est sa topographie et vers quoi il mène...

Donc là, à nouveau un passage analogue à celui que vous avez accompli en passant de l'édition papier à la réalisation d'images qu'on pourrait sommairement classer dans le registre du documentaire, même si ce n'est pas exactement ça que vous faites. Donc ici, d'un type de documentaire, les ciné-frontières, dont vous êtes l'inventeur, à un cinéma de fiction dans le sens plus classique du terme, pour atteindre encore un public plus vaste.

Nous pourrions rester assez longtemps sur le terme classique, mais j'espère bien que là aussi on arrivera à jouer sur les cadres, à les déplacer, afin d'inquiéter un possible « classicisme »...

On pourrait dire que vos ciné-frontières sont un cinéma où la parole est mise en scène, est mise en images, alors que cette fois-là, dans la fiction à venir, elle serait mise en histoire ? Mise en récit ? Mise en vie finalement, dans des personnages qui ne seraient plus des intellectuels exposant leurs pensées face à la caméra, c'est ce que j'entendais par « fiction classique » au sens le plus général du terme.

Un cinéma qui porterait des personnages qui seraient montrés dans l'ordinaire de leur vie, dans l'ordinaire sensible de leurs vies.

Mais quand même, des personnages qui sont des créateurs ou des créatifs: philosophe, musicienne, cinéaste. C'est-à-dire qui, là encore, décroissent les champs et qui ont tout à voir avec la pensée... ?

Ce sont des personnages qui nous mettent en capacité, qui nous apprennent à voir, donc qui ont vu et qui voient. Ces femmes n'ont pas d'autres choix que de faire dans et avec le monde puisqu'elles le perçoivent et le pensent. Elles mettent en œuvre nos capacités de modifier le *commun*. C'est la chronique de ces vies que proposera le film.

Et ce film, ce sera aussi la manière dont ces personnages mettent en pratique, dans leur propre existence, ce qu'elles ont vu, et ce qu'elles ont compris du monde ?

C'est ça. Des femmes sans haine et sans remords, avec pour souci et pour cap la joie.

Retrouver cet entretien dans son intégralité sur le site www.notremonde-lefilm.com

BIOGRAPHIES

THOMAS LACOSTE Auteur-réalisateur

Thomas Lacoste est cinéaste, éditeur et essayiste.

Directeur et fondateur de la revue internationale de pensée critique *Le Passant Ordinaire* (1994, www.passant-ordinaire.com), des Éditions du Passant (1997, <http://www.passant-ordinaire.com/livres.asp>), de *L'Autre campagne* (2006, www.lautrecampagne.org), et de *La Bande Passante* (2009, www.labandepassante.org), réseau international de pensées critiques, de pratiques alternatives et de créations contemporaines. Il a réalisé plus d'une soixantaine de films et entretiens dont, entre autres, les *ciné-frontières Notre Monde* www.notremonde-lefilm.com (119', 2013, Agat/LBP/Sister, distribution Shellac), *Ulysse Clandestin ou les dérives identitaires* (93', 2010, LBP), *Les Mauvais jours finiront, 40 ans de justice en France* (126', 2009, LBP), *Rétention de sûreté, une peine infinie* (68', 2008, LBP), *Universités, le grand soir* (68', 2007, LBP) et *Réfutations* (68', 2007, LBP). Son travail a fait l'objet en 2012 d'une édition en coffret DVD, *Penser critique, Kit de survie éthique et politique pour situations de crise(s)*, réunissant 47 de ses *ciné-entretiens* (24h) aux Éditions Montparnasse et d'une rétrospective de ses *ciné-frontières* au cinéma le Reflet Médicis (Paris).

Il vient de terminer l'écriture du scénario d'un quadriptyque sur la Tunisie, *Chroniques du possible*. Il dirige actuellement une encyclopédie conceptuelle de la pensée critique internationale qui se déclinera en film et en livre, et il travaille activement à un long métrage de fiction qui proposera les portraits de trois femmes sans haine et sans remords *Chroniques philosophiques et sensibles de la vie ordinaire de trois femmes pensantes*.

Son dernier ouvrage publié (dir.) s'intitule, *L'Autre campagne, 80 propositions à débattre d'urgence*, préface de Lucie et Raymond Aubrac (*La Découverte*, 2007).



FILMOGRAPHIE

- 2013** **Notre Monde**
(119', Agat films, La Bande Passante, Sister productions)
Penser critique, 47 *ciné-entretiens*, coffret DVD (Éditions Montparnasse, 24h)
- 2010** **Ulysse Clandestin, ou les dérives identitaires**
(93', La Bande Passante)
Il fut des peuples libres qui tombèrent de plus haut
(17', La Bande Passante)
Frontières, coffret DVD de 20 films (La Bande Passante)
- 2009** **Les Mauvais Jours Finiront** (126', La Bande Passante)
Justice, coffret DVD de 20 films (La Bande Passante)
- 2008** **Rétention de sûreté, une peine infinie**
(68', La Bande Passante)
- 2007** **Universités le Grand soir** (68', La Bande Passante)
Réfutations (68', La Bande Passante)
- 2007-2012** Durant cette période, il a réalisé une cinquantaine de *ciné-entretiens*

MARIANNE DENICOURT

Après avoir étudié avec Antoine Vitez au Théâtre National de Chaillot, elle intègre l'école des Amandiers, dirigée par Patrice Chéreau, avec qui elle travaille à plusieurs reprises (*Platonov*, *Hôtel de France* et *Hamlet*, où elle joue Ophélie)

Puis, elle tourne avec de nombreux cinéastes dont Jacques Rivette, Michel Deville, Jacques Doillon, Benoît Jacquot, Claude Lelouch, Romain Goupil...

Plus récemment, elle a réalisé deux documentaires en Afghanistan, *Une maison à Kaboul* et *Nassima, une vie confisquée*.



FILMOGRAPHIE

- 2013** **Notre Monde** de Thomas Lacoste
- 2004** **Le Domaine perdu** de Raoul Ruiz
- 2000** **Sade** de Benoît Jacquot
- 1999** **Une pour toutes** de Claude Lelouch
- 1998** **À mort la mort !** de Romain Goupil
The Lost Son de Chris Menges
- 1996** **Passage à l'acte** de Francis Girod
- 1995** **Haut bas fragile** de Jacques Rivette
- 1991** **La Belle Noiseuse** de Jacques Rivette
- 1988** **La Lectrice** de Michel Deville
- 1987** **L'Amoureuse** de Jacques Doillon



IRINA LUBTCHANSKY

Irina Lubtchansky intègre l'équipe de William Lubtchansky en 1992, et l'assiste dans son travail durant 13 ans. Puis, avec lui et d'autres directeurs de la photographie, elle tourne avec Jacques Rivette, Jean-Marie Straub, Danièle Huillet, Otar Iosseliani, Claude Berri, Raoul Ruiz ou Patrice Chéreau.

Après quelques court-métrages et documentaires comme directrice de la photographie, elle rencontre Rabah Ameur-Zaïmeche en 2006 avec qui elle fait son premier long métrage *Dernier Maquis*. Ils se retrouvent pour *Les chants de Mandrin* en 2011.

Entre temps, elle éclaire les films de Jacques Rivette, Romain Goupil, Dyana Gaye et Serge Bromberg.



FILMOGRAPHIE

- 2013 **Notre Monde** de Thomas Lacoste
- 2011 **Les chants de Mandrin** de Rabah Ameur-Zaïmeche
- 2010 **Les mains en l'air** de Romain Goupil
- 2009 **L'enfer d'Henri-Georges Clouzot** de Serge Bromberg et Ruxandra Médréa
- 2008 **36 vues du pic Saint-Loup** de Jacques Rivette
- 2007 **Dernier Maquis** de Rabah Ameur-Zaïmeche



EXTRAITS DE LA REVUE DE PRESSE DES DERNIERS TRAVAUX DE THOMAS LACOSTE

Thomas Lacoste filme « Notre monde »
Le Monde | 13.04.2012 | Par Clarisse Fabre

« Qui a pu réunir un tel plateau ? Qui a pu obtenir de ces universitaires, habitués aux longs développements devant leurs étudiants, qu'ils limitent leur temps de parole à cinq minutes ! Cinq fois soixante secondes, donc, et quelques-unes de plus si nécessaire, pour l'analyse de l'état des lieux et les propositions... Il fallait être un peu fou, et avoir un sacré carnet d'adresses, pour entreprendre un tel projet. Thomas Lacoste, 40 ans, semble taillé pour ce type d'aventure. Sa vie, depuis son adolescence, c'est le débat d'idées. Et aussi le cinéma, la musique, les arts plastiques – certains de ses films, les très engagés ciné-frontières, sont enrichis de nombreux extraits d'œuvres. »

Place aux idées
Les Inrockuptibles | 14 mars 2012 | Par Jean-Marie Durand

« Le coffret *Penser critique* porte la trace d'une intervention politique et audiovisuelle magistrale, dont on espère qu'elle se prolongera au-delà de la campagne. »

Un coffret en forme de boîte à idées
Le magazine littéraire | mai 2012 | Par Aliocha Wald Lasowski

« Dans cette perspective, l'originalité tient aussi à la forme choisie par Thomas Lacoste, lui qui invente la notion de « ciné-frontières », mêlant aux entretiens réflexifs des créations sonores et des œuvres picturales. L'idée de passages, de traversées et d'écarts, qui fait écho aux réflexions de Jacques Rancière sur le cinéma, donne à ces entretiens une dynamique singulière, à la croisée de l'esthétique, de la théorie et du politique. »

Penser critique, 47 films-entretiens de Thomas Lacoste
Études n°416/4 | avril 2012 | Par Philippe Roger

« Si la démarche se revendique critique sans ambiguïté, la force de ces entretiens vient à la fois de la forme et du ton adoptés, originaux. À la seule indignation devant l'ampleur de la catastrophe présente est préférée la rigueur de l'analyse, le déploiement d'une méditation qui prend en charge le monde pour en comprendre les plaies ouvertes. »

« La réussite tient à la simplicité du dispositif adopté : une caméramagnétophone en quelque sorte, qui capte une parole sans l'arrêter. Thomas Lacoste réinvente la télévision des premiers temps, qui se voulait respectueuse de l'humain. Penser critique fonctionne ainsi comme une télévision alternative, où la pensée aurait le temps de se déployer. C'est là l'utopie réalisée. »

Radicalité(s) contemporaine(s) de Thomas Lacoste
Parution.com | mai 2012 | Par Guy Dreux

« On l'aura compris, ce coffret propose à un large public de très nombreuses entrées à des thématiques extrêmement lourdes et permet de mettre des mots et donner des perspectives pour comprendre les impasses mais aussi les possibles de notre temps. Un kit de survie indispensable ! »

La pensée, bouffée d'air pur
Politis | 22/28 mars | Par Olivier Doubre

« En ces temps de campagne électorale, marquée par une présence plus que discrète des intellectuels actuellement dans le débat public, cette somme d'entretiens avec quelques-uns des plus brillants et des plus incisifs de notre époque – il faut croire que l'Hexagone en compte encore ! – s'avère passionnante dans son contenu. »

Des personnes rencontrées, des proches, des amis et, parfois, des anges.
L'Impossible n°1 | Mars 2012 | Par Michel Butel

« L'autre jour, j'ai rencontré pour la première fois Thomas Lacoste que j'aurais dû rencontrer dès 1997. Début janvier 2012, il arriva que le feu fût mis à l'appartement de Thomas, vers 7 heures du matin, à Paris, en son absence. Ce feu dévora instantanément les milliers de livres assemblés là, les meubles, les affaires, les archives, les films, les œuvres, les travaux, tout le chantier de toute la vie de Thomas Lacoste, éditeur, créateur de revue, écrivain, cinéaste, philosophe. Ce feu installa des cendres dans le cerveau de son fils, Baruch Lacoste, deux ans à peine, qui, depuis, répète : « maison Baruch cassée ». Une enquête est en cours. Thomas Lacoste m'a raconté cela ; cela et le reste – comme on dit – d'une voix posée, calme, dénuée de fureur. Je lui ai demandé de nous rejoindre, de se joindre à nous. Je crois que j'ai invité un ange. »



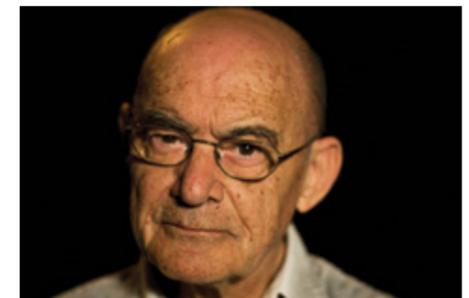
LES PERSONNAGES

PROLOGUE



“

Les bases de cette société sont dans un triste état. Une civilisation est en train de s'achever. Cela mérite quelques pensées, non pas issues des institutions ou des religions, mais la possibilité de l'expression collective d'une commune pensée, loin de la pensée banale. Une pensée telle, que commune à tous, elle soit porteuse des puissances singulières de chacun. Une commune pensée qui puisse nous permettre d'interroger également la nécessaire pensée de la Commune dans ses puissances de libération et dans un élan vers un au-delà du privé et du collectif, de l'isolé et de l'embrigadé, dans un effort de dépassement des formes d'Etat, de société, de communication, de fraternité, de droit, de propriété, de partage. Le projet de Notre monde est ici dans l'appropriation de tous et de chacun des possibles de dire, d'imaginer, de projeter une commune pensée.



Jean-Luc Nancy
Philosophe, professeur émérite
de l'Université de Strasbourg

L'école crée des déterministes structurels qui confortent largement les déterministes socioculturels préexistants, et que la notation des performances transforme en sentences gravées dans le marbre du bulletin, du casier scolaire de l'enfant.

Christophe Mileschi
Italianiste, traducteur et écrivain,
Université de Paris X – Nanterre

Si on entend par laïcité non pas seulement un rapport de l'État avec les religions, mais la question du rapport de l'État avec l'autorité, sa désignation et sa critique, on voit que l'École est ce carrefour incontournable où est mise en œuvre la critique nécessaire de toute autorité et de tout dogme, qu'il soit religieux, politique ou économique.

On dit que l'École est en crise, en réalité elle n'est que la chambre d'écho d'une crise qui l'entoure et la dépasse.

L'École a pour objectif de produire de l'échec scolaire (pour être complet, il faut ajouter: ainsi qu'un pourcentage modeste de réussite scolaire), et ceci de telle manière que cet échec n'apparaisse pas comme le résultat de l'institution elle-même mais comme la conséquence des « défauts comportementaux » (psychologiques et moraux) de ceux qui la fréquentent (les élèves et les étudiants). Magnifique machine d'invisibilisation de la production-clef de toute société de classes, celle de l'obéissance et de l'acceptation des hiérarchies sociales. On comprend à partir de là le vice de forme de l'entreprise traditionnelle qui s'efforce de trouver les moyens de « réduire l'échec scolaire » : autant vouloir demander à l'École d'être le contraire de ce qu'elle est.

Bertrand Ogilvie
Philosophe et psychanalyste, enseignant à l'Université de Paris VIII – Saint-Denis

En 2000, l'OMS classait le système de santé français à la première place. En 2010, nous avons reculé et nous nous sommes classés 7^e sur 33 états. Ce recul s'explique par la croissance des inégalités d'accès aux soins, l'insuffisance de la prévention responsable d'un taux élevé de mortalité prématurée évitable. En la matière, nous sommes avant dernier dans le classement des pays européens, juste avant la Pologne. Plus grave encore, la pérennité de notre système de santé est menacée en raison de sa privatisation croissante depuis 10 ans et accélérée depuis 5 ans.

André Grimaldi
Médecin, professeur d'endocrinologie, ancien chef du Service de diabétologie de l'Hôpital de la Pitié-Salpêtrière

Avec les conséquences que l'on sait: des libertés et des principes bafoués, un droit pénal défigurés, des victimes utilisées et flouées, des tribunaux soumis au diktat du productivisme répressif, des prisons plus surpeuplées que jamais et... une « lutte contre la délinquance » qui, en réalité, n'a jamais commencé et aura servi de leurre.

Matthieu Bonduelle
Magistrat, président du Syndicat de la magistrature

La stigmatisation des étrangers, l'ostracisme à leur égard sont maintenant érigés en politique, assumée, revendiquée.

Ils passent par mille et un discours qui les désignent comme boucs émissaires, mais aussi par des lois, des décrets, l'encouragement de pratiques administratives qui, directement ou indirectement, réduisent leurs droits ou les soumettent à des régimes particuliers au point de commencer à construire un véritable apartheid juridique.

Patrick Henriot
Magistrat, substitut général de Paris, secrétaire national du Syndicat de la magistrature

ÉDUCATION

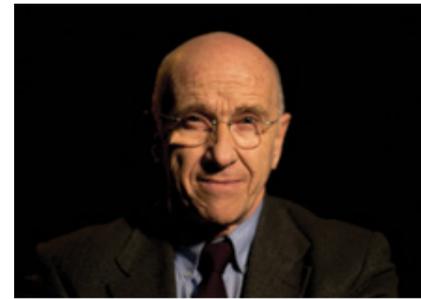


Christophe Mileschi
Italianiste, traducteur et écrivain, Université de Paris X – Nanterre



Bertrand Ogilvie
Philosophe et psychanalyste, Université de Paris VIII – Saint-Denis

SANTÉ



André Grimaldi
Médecin, professeur d'endocrinologie, ancien chef du Service de diabétologie de l'Hôpital de la Pitié-Salpêtrière

JUSTICE ET LIBERTÉS PUBLIQUES



Matthieu Bonduelle
Magistrat, président du Syndicat de la magistrature



Laurent Bonelli
Polististe, Université de Paris X – Nanterre



Patrick Henriot
Magistrat, substitut général de Paris, secrétaire national du Syndicat de la magistrature

Mon féminisme est celui-ci, celui qui permet d'inventer d'autres amours, d'autres familles, d'autres imaginaires. Ce féminisme-là, c'est celui qui rend possible mon corps par ses désirs, et par sa volonté révolutionnaire de changer ici et maintenant nos pratiques et nos modes de relations.

Elsa Dorlin
Philosophe, Université de Paris VIII – Saint-Denis

La question de l'égalité de traitement entre les sexes n'est pas encore considérée comme une question véritablement politique.

Françoise Héritier
Anthropologue, professeure émérite au Collège de France

Défendre l'idéal de la « culture pour tous » nécessite aujourd'hui de combattre les effets négatifs de l'étatisation de la culture. Plutôt que de laisser ce rôle au marché, l'État doit montrer qu'il peut aussi agir contre lui-même pour résoudre ses crises internes. Le meilleur service qu'un gouvernement de gauche pourrait rendre aujourd'hui à la culture populaire serait d'œuvrer au renforcement des liens entre les différents acteurs institutionnels de la sphère culturelle, en faisant en sorte qu'ils aient intérêt à travailler ensemble.

Gérard Noiriel
Historien, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS)

Nous plaidons en faveur d'un ministère d'État, consacré à la lutte contre les discriminations. Toutes les discriminations. Car ce souci du vivre ensemble n'est pas un supplément d'âme : c'est un préalable à toute politique.

Louis-Georges Tin
Maître de conférences à l'IUFM d'Orléans, enseigne à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), président-fondateur de la journée internationale contre l'homophobie (IDAHO) et président du Conseil Représentatif des Associations Noires (CRAN)

Il y a la règle et il y a l'exception. Il y a la culture, qui est de la règle. Il y a l'exception, qui est de l'art. Tous disent la règle : cigarette, ordinateur, t-shirt, télévision, tourisme, guerre... Personne ne dit l'exception. Cela ne se dit pas ; cela s'écrit : Flaubert, Dostoïevski ; cela se compose : Gershwin, Mozart ; cela se peint : Cézanne, Vermeer ; cela s'enregistre : Antonioni, Vigo ; ou cela se vit et c'est alors l'art de vivre : Srebrenica, Mostar, Sarajevo. Il est de la règle que vouloir la mort de l'exception. Il sera donc de la règle de l'Europe, de la culture, d'organiser la mort de l'art de vivre qui fleurit encore à nos pieds.

Jean-Luc Godard
Cinéaste

Voilà le genre de dispositions auxquelles on peut songer, tout ce qui peut réduire les torts et les méfaits vécus et tout ce qui peut permettre aussi à ces personnes-là d'exprimer leur demande, qui est la demande générale, celle d'une invisibilité dans la société française, faire qu'être noir par exemple ne soit plus une difficulté dans cette société, mais aussi une demande paradoxale de visibilité, une demande de visibilité relative à des cultures ou éventuellement à des pratiques religieuses qui sont légitimées à être installées tranquillement dans l'espace national, c'est ce que j'appelle le paradoxe minoritaire, être à la fois visible et invisible.

Pap Ndiaye
Historien, Sciences Po Paris

FRONTIÈRES



Elsa Dorlin
Philosophe, Université de Paris VIII – Saint-Denis



Eric Fassin
Sociologue, Université de Paris VIII – Saint-Denis



Nacira Guénif-Souilamas
Sociologue, Université de Paris XIII – Paris-Nord



Françoise Héritier
Anthropologue, professeure émérite du Collège de France



Pap Ndiaye
Historien, Sciences Po Paris



Louis-Georges Tin
Maître de conférences à l'IUFM d'Orléans

CULTURE ET MÉDIA



Michel Butel
Écrivain, directeur de *L'Impossible* et ancien directeur de *L'Autre journal*



François Gèze
Éditeur, directeur de La Découverte



Gérard Noiriel
Historien, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS)

Jean-Luc Godard
Cinéaste

Parmi les phénomènes, dont le développement s'est accéléré au cours des dernières années, qui ont contribué le plus fortement à défaire les collectifs, et à affecter les personnes, jusqu'à les ronger de l'intérieur et leur pourrir la vie, il faut compter, au premier chef, les dispositifs d'évaluation, de hiérarchisation, de construction et d'affichage de palmarès. Ces dispositifs d'évaluation, c'est-à-dire de hiérarchisation, de sélection et d'élimination prétendent prendre appui sur une exigence de justice et de transparence. Mais ces dernières sont envisagées de façon strictement méritocratiques et individuelles. À la justice sociale, qui se donnait l'égalité pour norme, et, pour objectif, de compenser les inégalités sur une large échelle, s'est ainsi substituée, partout, une conception discriminatoire de la justice qui entend sélectionner et récompenser – notamment par un système de primes – les meilleurs, les champions, les performants, dans une logique qui se prétend dominée par la recherche de l'excellence.

Luc Boltanski
Sociologue, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS)

On assiste pourtant, depuis plus d'une dizaine d'années, à un démantèlement progressif des règles protectrices des salariés, qui se traduit principalement par un abandon des règles contraignantes au profit d'un retour au principe dit de la liberté contractuelle: la relation de travail semble à nouveau conçue comme si le salarié et l'employeur négociaient d'égal à égal leurs obligations respectives.

Patrick Henriot
Magistrat, substitut général de Paris, secrétaire national du Syndicat de la magistrature

Il y a une ressource dans le travail qui permet de reconstituer ce que nous avons perdu, cette déstructuration effarante du monde du travail, où chacun est seul, avec la peur.

Christophe Dejours
Psychiatre et psychanalyste, professeur au Conservatoire national des arts et métiers et directeur du Laboratoire de psychologie du travail et de l'action

Quand le monde subit la crise financière la plus grave depuis celle de 1929 ; quand cette crise dure sans se résorber depuis 2007 ; quand les citoyens des pays européens et des États-Unis souffrent du chômage, de la précarité et des politiques d'austérité de plus en plus draconiennes – alors, on aurait pu penser que les dirigeants de ces pays n'auraient de cesse de rechercher des portes de sortie et des remèdes à ces maux à la manière de Franklin Roosevelt à partir de 1933. Rien de tel. Au contraire, de nombreux signes nous confirment la mauvaise nouvelle qu'aujourd'hui, la finance règne. Nos politiciens ne songent qu'à « rassurer les marchés » – objectif d'ailleurs inatteignable puisque les marchés sont insatiables – et ne recherchent plus du tout l'intérêt général mais gouvernent en faveur d'une minorité nantie.

Susan George
Présidente d'honneur d'ATTAC, présidente du conseil du Transnational Institute et écrivaine franco-américaine

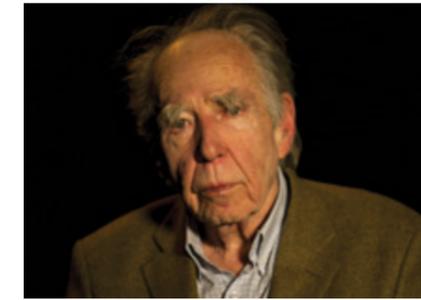
La lutte contre cette dynamique de précarisation devrait être un objectif prioritaire d'une politique de gauche. Un moyen efficace de mener cette lutte serait de sécuriser les trajectoires professionnelles en attachant des droits à la personne des travailleurs, même lorsqu'ils sont contraints de changer d'emploi, de passer par des alternances d'emploi et de non-emploi, de se recycler pour garder leur emploi ou pour retrouver un nouvel emploi, etc. « Donner un statut au travailleur mobile », pour reprendre une expression d'Alain Supiot: ce serait la manière d'assurer positivement les transitions et les changements de plus en plus requis par l'organisation actuelle du travail en assurant aussi la sécurité et la protection des travailleurs. C'est dire que les enjeux de la lutte contre la précarité et contre son institutionnalisation en précarité sont aussi profondément politiques.

Robert Castel
Sociologue, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS)

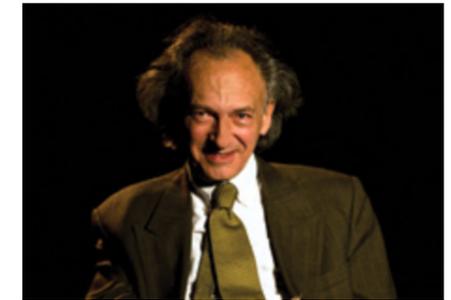
PENSER LE TRAVAIL



Luc Boltanski
Sociologue, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS)



Robert Castel
Sociologue, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS)



Christophe Dejours
Psychiatre et psychanalyste, professeur au Conservatoire national des arts et métiers et directeur du Laboratoire de psychologie du travail et de l'action



Patrick Henriot
Magistrat, substitut général de Paris, secrétaire national du Syndicat de la magistrature



Toni Negri
Philosophe

ÉCONOMIE



Eric Alt
Magistrat, conseiller référendaire à la Cour de cassation, vice-président de l'association des Magistrats européens pour la démocratie et les libertés – Medel



Jean-Pierre Dubois
Juriste, Université Paris-Sud, ancien président de la Ligue des droits de l'Homme (LDH)



Susan George
Présidente d'honneur d'ATTAC, présidente du conseil du Transnational Institute et écrivaine franco-américaine

Au cœur du fonctionnement de la démocratie représentative, dans la forme du régime parlementaire qu'elle a commencé à prendre il y a environ deux siècles en Europe, il y a une idée simple : les gouvernants qui ne jouissent plus de la confiance des gouvernés, ou de leurs représentants, doivent quitter le pouvoir. Dans l'exercice du pouvoir qui leur est confié, ils doivent rendre des comptes sur l'usage qu'ils font ou ont fait de la confiance qui leur a été accordée. Ce dispositif de mise à l'épreuve se nomme « responsabilité ».

De fait, l'histoire politique et constitutionnelle de la France des années 1870 jusqu'aux années 1950 est une longue période de tâtonnement et d'apprentissage dont le bilan est peu flatteur. Mais c'est sous la V^e République que se situe le point de basculement, sous l'effet de l'emprise complète du président de la République sur le pouvoir gouvernant, s'appuyant sur une majorité parlementaire à sa dévotion, sans contre-pouvoirs à la mesure de sa puissance. Cette situation conduit à une dissociation complète entre l'exercice du pouvoir de gouvernement dévolu de facto au président de la République et le principe de responsabilité politique. Pouvoir et responsabilité vont de pair en démocratie. Tel n'est plus le cas en France. Dans l'Hexagone, la confiance n'est jamais mesurée ni retirée, le président de la République est « injusticiable ».

Bastien François
Juriste et politiste, constitutionnaliste, directeur du département de sciences politiques de la Sorbonne, Université de Paris I

Quand on voit les choses depuis les États-Unis, par exemple, on est très surpris évidemment, de lire la presse européenne, ou de prendre connaissance des délibérations des gouvernements qui nous dirigent en ce moment. Car de la gauche jusqu'à la droite américaine, tout le monde dit que la politique d'austérité, c'est-à-dire en fait la récession programmée, est une aberration économique et que les conséquences politiques en seront très difficiles. On peut donc se demander pourquoi ? Je pense que c'est parce que, au fond, il y a en Europe, une classe dirigeante qui pense pouvoir réussir à retrouver une compétitivité avec les nouvelles puissances émergentes du monde, donc retransformer massivement les classes ouvrières, les classes moyennes en une sorte de prolétariat plus ou moins précarisé sans pour autant perdre le contrôle de la situation politique.

Etienne Balibar
Philosophe, professeur émérite de l'Université de Paris X – Nanterre et professeur à l'université Columbia à New York, États-Unis

Considérer que donner aux citoyens la possibilité de l'être c'est offrir les lieux qui permettent de délibérer. Ils ne seront pas toujours pleins, mais doivent pouvoir se remplir quand c'est nécessaire. La démocratie nous a enseigné Claude Lefort c'est la place vide, mais cette place vide elle se remplit et se vide et c'est justement là que réside la pulsation démocratique. Et si l'on refuse le droit humble de pétition à tout un chacun, si l'on refuse de répondre aux pétitions, alors il risque de rester le droit terrible de résistance à l'oppression et ce sera l'explosion. Mais une explosion vivante, une insurrection de la loi du souverain car loin de la pétrification et de l'implosion, dans ces lieux se sera tramée la société qui vient.

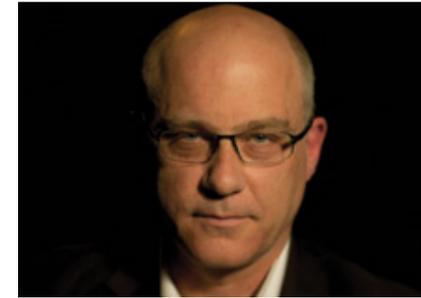
Sophie Wahnich
Historienne, directrice de recherches au CNRS

POLITIQUE EUROPÉENNE



Etienne Balibar
Philosophe, professeur émérite de l'Université de Paris X – Nanterre et professeur à l'université Columbia à New York, États-Unis

CONDITIONS DE LA DÉMOCRATIE



Bastien François
Juriste et politiste, constitutionnaliste, directeur du département de sciences politiques de la Sorbonne, Université Paris I



Sophie Wahnich
Historienne, directrice de recherches au CNRS

Pour défaire cette fabrication de femmes débitrices, la première chose peut-être, c'est de reconnaître leur travail, et notamment de professionnaliser ce qu'on appelle les femmes relais qui œuvrent dans le quartier et de faire en sorte qu'elles aient un statut salarial.

Hourya Bentouhami
Philosophe, Université de Paris VII

L'évaluation, c'est le contraire du jugement. Nous entrons par là, je crois, dans ce que Arendt appelait « la banalité du mal ». Comme Eichmann, nous ne savons plus parler, nous vivons et pensons par clichés, avec une langue si pauvre, si pauvre que nos langues maternelles riches d'histoire et de culture ne cessent de nous jouer des tours.

Barbara Cassin
Philosophe, directrice de recherches au CNRS

Depuis une quarantaine d'années mon territoire de travail est l'Université française et mon territoire de recherche la Grande-Bretagne contemporaine. Peut-être que le seul avantage que nous, qui travaillons sur les réalités néolibérales britanniques, avons par rapport à d'autres chercheurs du champ des sciences sociales, c'est que nous avons, pour ainsi dire, déjà vu le film. La régression néolibérale a commencé au Royaume-Uni dans les années quatre-vingt avec la mise en œuvre des politiques thatchériennes: le processus a, de ce point de vue, quelques longueurs d'avance de l'autre côté de la Manche, et l'analyser c'est aussi découvrir un des avènements possibles de la France (si elle reste sur la trajectoire initiée sous Nicolas Sarkozy). Je prendrai ici l'exemple de l'Université. C'est parce que nous avons exploré les conséquences à court et à moyen terme de la politique universitaire thatchérienne que nous pouvons affirmer qu'il y aura des effets inéluctables du dispositif mis en place en 2009.

Keith Dixon
Angliciste, professeur à l'Université Lumière – Lyon 2

La France traverse depuis quelque temps un moment de surenchère nationaliste et passe donc à côté de la dimension internationale des problèmes. Et pourtant, nous ne pourrions lutter contre les atteintes à l'environnement porteuses de catastrophes, contre la militarisation des économies facteur mécanique de guerres, contre les trafics illicites déclencheurs de violences ou contre la crise économique et financière qui conduit à l'aggravation des inégalités et au développement de la misère dans le monde, que si nous disposons d'une norme du juste de portée mondiale. Cette norme établie au niveau le plus large doit être ensuite déclinée et appliquée aux différentes échelles territoriales et respectée alors par les pouvoirs en place.

La gravité de ces positions est extrême. Peut-on en effet se targuer d'être une démocratie, peut-on vanter les mérites de l'État de droit en manifestant un tel mépris pour le droit international ? Nous avons besoin d'un effet d'entraînement de la société mondiale vers plus de justice, plus de respect du droit, plus de développement de celui-ci, notamment dans tous les domaines encore en friche comme celui de la protection de l'environnement, de l'interdiction de certains moyens de guerre ou de la régulation économique et financière. Nous devons nous mobiliser pour l'application exigeante du droit international et son développement. Sans doute formons-nous une communauté politique nationale et les solidarités à ce niveau sont importantes. Mais cette communauté nationale est partie prenante d'une communauté politique mondiale. Une part importante de notre destin et de la construction de notre avenir résulte de choix que nous ne pouvons faire seuls. Pris dans des solidarités plus larges, nous devons chercher avec les autres comment tracer des possibilités d'avenir pour tous à travers un droit commun.

Monique Chemillier-Gendreau
Professeure émérite de droit public et de sciences politiques à l'Université Paris VII – Diderot, présidente d'honneur de l'Association européenne des juristes pour la démocratie et les droits de l'Homme dans le monde (AEJDH) et membre du comité de parrainage du Tribunal Russell sur la Palestine

ET SUR LE SITE WWW.NOTREMONDE-LEFILM.COM

Retrouvez l'ensemble des entretiens dans leur intégralité, les biographies et bibliographies de la totalité des intervenants ainsi que les contributions de :



Hourya Bentouhami
Philosophe, Université de Paris VII

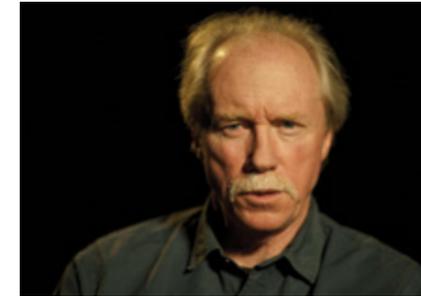


Barbara Cassin
Philosophe, directrice de recherches au CNRS



Monique Chemillier-Gendreau
Juriste, professeure émérite de droit public et de sciences politiques à l'Université de Paris VII – Diderot

François Chesnais
Économiste



Claude Corman
Cardiologue et philosophe

Thomas Coutrot
Économiste, co-président d'Attac France

Keith Dixon
Angliciste, Université Lumière – Lyon 2

Mathilde Dupré
Chargée de mission du CCFD – Terre Solidaire



Alain Mercuel
Médecin psychiatre, psychiatre des hôpitaux et chef de service au Centre hospitalier Sainte-Anne



Frédéric Neyrat
Sociologue, Université de Limoges, membre du Comité national du CNRS, ancien président de l'Association de sociologues enseignants du supérieur

PRODUCTIONS

Agat films & Cie / Ex Nihilo est un collectif de 6 producteurs associés : Marie Balducchi, Nicolas Blanc, Robert Guédiguian, Blanche Guichou, Muriel Meynard, Patrick Sobelman.

À ce titre chacun d'entre nous concilie au quotidien une pratique individuelle qui consiste à développer, accompagner puis produire et valoriser le travail d'un auteur et une pratique collective fondée sur la solidarité financière, éditoriale et humaine entre les producteurs. Parfaitement conscients de la dimension culturelle de notre activité, qui ne saurait donc être soumise aux seules lois du marché, nous restons extrêmement attachés à la défense du périmètre du Service Public, meilleur garant de la création, du renouvellement des formes et des talents.

Cette philosophie de travail appliquée conjointement au cinéma et à la télévision, à la fiction comme au documentaire et au spectacle vivant nous autorise à envisager des paris, donc des prises de risque inhérentes au métier même de producteur.

L'avènement du tout numérique, et plus particulièrement la multiplication des canaux de diffusion et des modes de consommation des programmes, rend impérieuse la création et le déploiement de programmes fortement identifiés et valorisés. Par le producteur.

En 1997 et 2005, Agat films & Cie/Ex Nihilo a obtenu le prix PROCIREP du meilleur producteur de télévision ; en 2006, le Prix Raimondo Rezzonico de la production indépendante européenne du Festival International du Film de Locarno.

Sister Productions est une société créée par Julie Paratian en 2011 vouée à produire des documentaires, des fictions et tous types d'objets audiovisuels encore en devenir témoignant d'une envie de participer à la construction d'une vision critique ré-appropriable par le plus grand nombre.

Julie Paratian et Lucie Corman travaillent entre Paris et Bordeaux et sont actuellement en tournage ou en développement en Russie, au Sri Lanka, en Tunisie, en Inde, en Géorgie, en Bosnie et préparent un film diasporique à l'occasion du centenaire du génocide arménien en 2015 qui réunira des jeunes réalisateurs du monde entier.

Cet engagement fort du côté de la création se double d'une volonté profonde de développer des relations de qualité avec les différents métiers de la profession, artistes et techniciens, pour revenir à un modèle plus collaboratif en opposition avec les évolutions actuelles de la division du travail.



La Bande Passante est un Réseau international de pensées critiques, de pratiques alternatives et de créations contemporaines fondé et dirigé par Thomas Lacoste.

Quatorze ans après la création de la revue indépendante et internationale, *Le Passant Ordinaire*, vouée à promouvoir la création contemporaine et les pensées critiques, il s'agit de fédérer en un seul lieu, ouvert au monde, plusieurs initiatives (les Editions du Passant, *L'Autre campagne*, les films *ciné-frontières* et *ciné-entretiens*), ainsi que les réseaux de chercheurs, de praticiens, de laboratoires, et les personnes ressources qui suivent les travaux de La Bande Passante, soit au total environ 200 000 personnes.

Structurer une communauté humaine inédite en un réseau international ouvert, critique et transdisciplinaire (sciences sociales, humaines, naturelles, formelles et l'ensemble des disciplines artistiques). Créer des instruments pertinents de diffusion, de valorisation des idées et de confrontation intellectuelle et politique à destination d'un large public (citoyens, militants, praticiens et chercheurs). Construire un laboratoire international multilingue de pensées critiques en mesure de développer une (contre-)expertise politique minutieuse, de formuler des (contre-)propositions pertinentes et de soutenir les résistances progressistes. Offrir, enfin, un centre de ressources accessible au plus grand nombre. Bref, structurer un lieu de pensée, de pratique et de critique, alternatif.

La Maison des métaux est un établissement culturel de la Ville de Paris, dirigé par Philippe Mourrat et Christine Chalas. À la croisée des chemins entre création artistique et questions sociopolitiques, le lieu propose une programmation de spectacles de toutes les disciplines, d'expositions, de rencontres, projections et débats, d'ateliers de pratiques artistiques, de formes participatives, d'œuvres numériques ou encore de démarches transversales associant professionnels et amateurs, en lien avec le tissu social du quartier parisien Belleville – Ménilmontant.

Après un premier partenariat avec *La Bande Passante* pour la projection en avant-première du *ciné-frontière Ulysse Clandestin* de Thomas Lacoste en novembre 2010, il nous a semblé tout naturel de nous associer à nouveau au projet de tournage de *Notre Monde*, en mettant à disposition de l'équipe de Thomas Lacoste une de nos salles de travail, transformée à l'occasion en studio de tournage pendant deux semaines, et en organisant ensemble la soirée *Penser critique en temps de crise[s]* du 11 avril 2012. Cette soirée, tout à fait exemplaire de notre projet, a permis de rassembler un large public de tous horizons, à l'image même de la Maison des métaux.



L'ÉQUIPE TECHNIQUE

SCÉNARIO ET RÉALISATION



Thomas Lacoste
Cinéaste

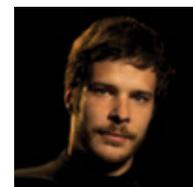


Anne Fassin
Première assistante

IMAGE



Irina Lubtchansky
Directrice de la photographie



Assistée de
Pierre-Hubert Martin
et Maxime Guérin



Marianne Denicourt
Cadreuse assistée de
Maxime Guérin



Yves Michaud
Cadreur
et steadycamer



Assisté de
Marion Befve

SON



Rosalie Revoyre
Assistée de
Yohann Angelvy
et Alex Martinelli

MONTAGE IMAGE

Thomas Lacoste

Anne Fassin
Assistée de Lisa Cocrelle



Valérie Pico



Assistée de
Slaven Rébélo

COMÉDIENNE



Marianne Denicourt
La femme à la caméra

MONTAGE SON

Rosalie Revoyre
Assistée de Ludovic Talnet

MIXAGE

Mélissa Petitjean
Assistée de Léo Lepage

ÉTALONNAGE

Ghislain Rio

PHOTOGRAPHE PLATEAU



Céline Gaille

MUSIQUE ORIGINALE



Compositions :
Olivier Samouillan
Anthony Mowat
Johan Myran
Thomas Kpade
Editions
Olivier Samouillan
Label : Art Melodies

DIRECTION DE PRODUCTION



Lucie Corman



Marie-Frédérique
Lauriot-dit-Prevost

PRODUCTION



Agat films
Robert Guédiguian
Patrick Sobelman
Marc Bordure
Blanche Guichoux

CO-PRODUCTION

La Bande Passante
Thomas Lacoste



Sister Productions
Julie Paratian
Lucie Corman

DISTRIBUTION

Shellac
Thomas Ordonneau
Tél. 04 95 04 95 92
shellac@altern.org

ATTACHÉE DE PRESSE

Stanislas Baudry
Tél. 06 16 76 00 96
sbaudry@madefor.fr

CONCEPTION GRAPHIQUE

Simon Gréau
Samantha Garnier

EN PARTENARIAT AVEC

La Maison des Métaux
Philippe Mourrat
Christine Chalas

PROGRAMMATION SALLES

Shellac
Lucie Commiot
Marie Bigorie
Tél. 01 78 09 96 64/65
lucie@shellac-altern.org
marie@shellac-altern.org

RELATIONS HORS MÉDIA

Philippe Hagué
Tél. 06 07 78 25 71
philippe.hague@gmail.com

WEB

Arnaud Colinart
www.notremonde-lefilm.com

ÉPILOGUE POUR NOTRE MONDE



Éloge de l'art, de l'œuvre, de l'inédit, de la discorde, de la pensée, de l'espérance, de l'amitié, de l'invention, du désir, de la confiance et de la conversation, de la joie, du génie, de l'amour, de la langue, de la rêverie, de l'élégance, de la solitude, de la bonté...

Oui, je peux le filmer, je peux le montrer. Mais l'éloge de la politique ?

Un mouvement dont s'éprendrait la jeunesse, une gaîté, une ardeur, des phrases drôles et des phrases tragiques pour dire le peu qu'il faut dire.

Par exemple cette injonction devenue obscène : Faites de la politique !

Ne respectez plus les puissants de ce monde, admirez de plus impressionnantes personnes.

N'interrogez plus les experts de ce monde, palabrez avec de plus sages personnes.

Ne négociez plus avec les influents de ce monde, traitez avec de plus considérables personnes

Ne charmez plus les séduisants de ce monde, affolez de plus étonnantes personnes.

Faites de la politique !

Racontez de drôles d'histoires et des histoires drôles.

Jouez !

Nous avons inventé cet objet cinématographique non identifié pour les nuits blanches et pour les jours sans fête.

Regardez-le, diffusez-le, offrez-le : Faites de la politique !

Inventons Notre Monde !

L'épilogue est adapté d'un texte de Michel Butel (*L'Impossible*)



REMERCIEMENTS

Thomas Lacoste remercie **Marie Ndiaye** pour le murmure fracassant de ses textes ainsi que **Marie Gaille** et **Delphine Moreau** pour leur soutien constant.

AGAT films, La Bande Passante & Sister Productions remercient :

Xavier Amelot, Alexis Argyroglo, Simon Barthélémy, Alexandra Baudelot, Romain Bernard, Eric Bonneau, Max Borzakian, Marie et Ahmed Bouazzi, Michel Butel et l'ensemble de l'équipe de *L'impossible*, Fabien Bourgade, Marianne Cissé, Marie Claret, Pierre Cocrelle, Lisa Cocrelle, Claude Corman, Julien Cunillera, Dominique Dat, Geneviève Daviaud, Vianney Delourme et les Editions Montparnasse, Carole Desbarat, Clarisse Fabre, Frédéric Fisbach, Elisabeth Franck-Dumas, Hélène Franco, Laura Gautier, Hugo et Pascale Haas, Capucine Henry, Katrin Hodapp, Cédric Jaburek, Nathalie Jaeck, Baruch, Cerise et Peyo Lacoste, Bernard Lacoste, Margot Lacoste, Yann Laurent, Jeanne Lazarus, Marie-Christine Loriers, Christophe Mileschi, Maori Murota, Laura Napolitano, Sabine Olewkoewicz-Cann, Alice et Jean Paratian, Stéphanie Paratian, Delphine Paul, Pierre Pène, Laurie Pinon, Stéphanie Ravez, Stéphanie Ravez, Salima Safi, Nadine Stemmer, Marie-Raphaëlle Tedeschi, Sébastien Thiéry, Camille Uri et Mathieu Voisin

Raymond Aubrac, Geneviève Azam, Françoise Balibar, Jérôme Bourdieu, Jacques Bouveresse, Patrice de Charrette, François Chesnais, Mathilde Dupré, Jean-Marie Harribey, Thomas Heams, Latifa Laâbissi, Bernard Lahire, Frédéric Lordon, Pierre Macherey, Henri Maler, Charlotte Nordmann, André Orléan, Jacques Rancière, Emmanuel Renault, Isabelle Sommier, Michel Surya, Emmanuel Terray et Daniel Zagury

Pour le tournage à la **Maison des métallos**

Moussa Bouné, Christine Chalas, Chloé Chapiteau, David Clastrier, Yannick Dantec, Quentin Descourstis, Abdelkader Djalti, Pierre Glassner, Fadia Gormit, Vincent Gouerec, Anne-Laure Grenon, Julie Kervégan, Thomas Kopp, Thomas Lichnerowicz, Cécile Mari, Philippe Mourrat, Etienne Oury, Juliette Pasini, Emmanuelle Peytour, Lutèce Ragueneau, Louise Rojas, Antoine Romana, Pierric Sud, Christian Weltig, Bernard Wiencek, Christophe Zakardjian et Eddy Zamberlan

Flora de Gastines, Anne Geistdoerfer ainsi que toute l'équipe de DOUBLE G et Guillaume Julherian

L'équipe du Cinéma Le Reflet Médicis

Alain Carou et le service Images de la Bibliothèque nationale de France

L'équipe du Cannibale café

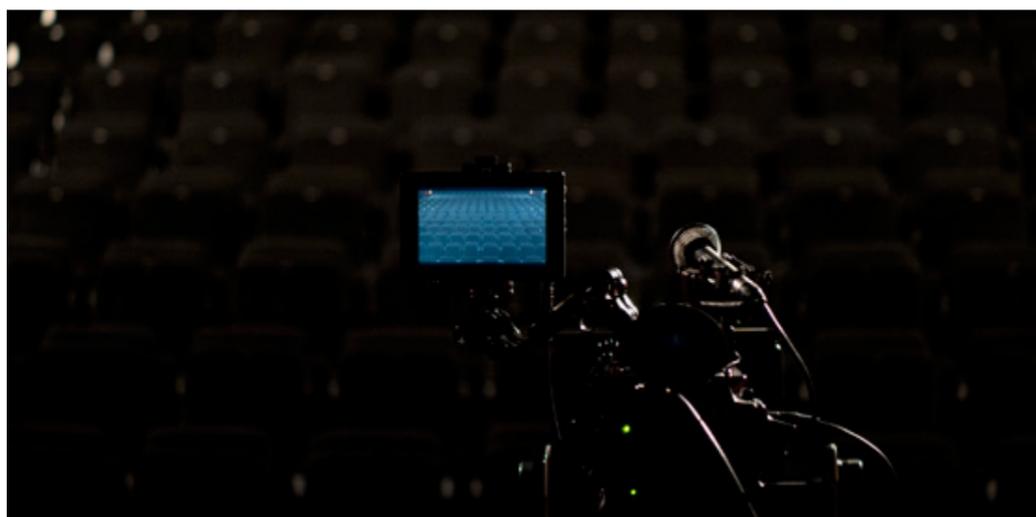
Les bouchers du Louchebem

Les sociétés :

DCA, Lylo post-production, Haydée Parcollet et Aurélien Guégan
Poly-son post production et Telline
Et Shellac

Etienne Balibar, Cerise Barnay, le Comité de vigilance face aux usages publics de l'histoire (CVUH), Pierre Cocrelle, Geneviève Fraise, Pierre Gaillard, Marie Gaille, Frederica Giardini, Delphine Moreau, la coopérative Peuple et Culture, Monique Prévot, Isabelle Smith et l'ensemble des personnes qui ont soutenu La Bande Passante après l'incendie criminel de ses locaux.

Avec la participation du Centre national du cinéma et de l'image animée.



*C'est moi, Khady Demba, songeait-elle encore
à l'instant où son crâne heurta le sol et où,
les yeux grands ouverts, elle voyait planer
lentement pardessus le grillage un oiseau
aux longues ailes grises – c'est moi, Khady
Demba, songea-t-elle dans l'éblouissement
de cette révélation, sachant qu'elle était
cet oiseau et que l'oiseau le savait.*

Marie Ndiaye
Trois femmes puissantes (Gallimard, 2009)

”